

JEAN MALLINGER
AVOCAT PRÈS LA COUR D'APPEL DE BRUXELLES

LES
SECRETS ÉSOTÉRIQUES
DANS
PLUTARQUE



**LES SECRETS ÉSOTÉRIQUES
DANS PLUTARQUE**

JEAN MALLINGER

AVOCAT PRÈS LA COUR D'APPEL DE BRUXELLES



Les Secrets Esotériques dans Plutarque

Réédition certifiée scrupuleusement
conforme en tous points à celle
originale de 1946, avec l'aimable
autorisation de l'auteur en date du
10 Juillet 1978.



EDITIONS PUBLI-NORD

1, rue des Moulins de Garance
59800 Lille (France)

DU MEME AUTEUR :

La Table d'Emeraude, d'Hermès Trismégiste. Texte latin de Khunrath, suivi d'une traduction nouvelle et de commentaires. — Bruxelles, Ed. Platounoff, Librairie van de Graaf, 1932 (Epuisé).

Les secrets ésotériques des Pythagoriciens
(Publi-Nord, Lille, 1973).

Pythagore et les Mystères (Publi-Nord, Lille, 1974).

*Les origines égyptiennes des usages et symboles
maçonniques* (Publi-Nord, Lille, 1978).

Des initiations antiques aux initiations modernes
(Publi-Nord, Lille, 1980).



A la chère mémoire du Pythagoricien

Nicolas WOLFF,

prisonnier politique, assassiné par les S.S.
à Röding (Bavière), le 22-4-1945, à l'âge de 30 ans

PROLEGOMENES...

Dans la pieuse biographie qu'il a consacrée à son vieux Maître Plotin, Porphyre nous rappelle que tous les ans il faisait célébrer par ses étudiants d'Alexandrie l'anniversaire de Platon. On louait en celui-ci, à la fois, « *le poète, le philosophe et le prêtre* ».

Nous pourrions de même, au seuil de ce livre, rendre au bon Plutarque de Chéronée un triple hommage intellectuel et fêter à la fois en lui le plus populaire des biographes, le plus aimable des philosophes et le plus compétent des Initiés.

Mais, faut-il le dire ? seul le troisième aspect de son génie — manifestement négligé par les auteurs — nous demande ce juste éloge.

Tous connaissent Plutarque le moraliste, tous ont lu avec joie et profit ses immortelles *Vies parallèles* qui nous ont rendu familières les grandes âmes de l'Antiquité.

L'Europe entière les a goûtées et célébrées ; le grand Condé les lisait sous sa tente ; Racine les recommandait à Louis XIV ; elles servirent de pâture à Catherine II, Franklin et Napoléon. Elles influencèrent les Encyclopédistes.

Les *Traité*s de morale de Plutarque, agréablement rédigés, amenèrent à la philosophie beaucoup d'âmes jadis obscurcies ; c'est à juste titre que Joubert l'appelait : *l'Hérodote de la Philosophie*. Eunape l'avait déjà heureusement défini : « le Maître de la morale supérieure, le type gracieux et enchanteur de la Sagesse ».

Mais ce n'est point l'historien ni le moraliste que nous saluerons en ces pages ; Plutarque est bien plus que cela pour l'occultiste...



Pour apprécier tous les titres qu'il possède à l'admiration des chercheurs de la Vérité, il faut se rappeler qu'il fut, dans sa jeunesse, initié aux Grands Mystères de l'Égypte et de la Grèce ; qu'il fut, lors de son séjour à Rome, reçu dans l'Ordre Pythagoricien, phare inextinguible d'ésotérisme ; qu'enfin, dans sa vieillesse, il remplit avec éclat les hautes fonctions de Grand-Prêtre du Temple de Delphes — l'apparition du christianisme n'avait pas encore éteint la piété des Grecs envers l'Oracle d'Apollon ; les pèlerins n'avaient pas cessé d'affluer dans son mystérieux sanctuaire, où le Ciel parlait encore à la terre...

C'est à l'ombre de ce temple célèbre que son Grand-Pontife rédigea les principaux traités d'ésotérisme dont les précieux secrets n'ont rien perdu de leur vertu.

Le mérite de Plutarque est de nous avoir laissé sur les points essentiels des Réalités eschatologiques, une lumière paisible et consolante. Elle est certes mitigée par

une réserve, obligatoire pour l'initié ; elle emprunte souvent la voix de la fable ou le langage du symbolisme pour atteindre ses fins bienheureuses.

Son Maître intellectuel, Platon, auquel il vouait un culte fervent, lui en avait d'ailleurs montré la voie, en terminant sa « République » par le récit singulier et passionnant du voyage d'Er aux Enfers, si riche en révélations d'outre-tombe.

Ainsi fit à son tour Plutarque, recourant régulièrement au voile léger du mythe et de l'allégorie.



Il existe sur Plutarque des références erronées ; certains de ses portraits sont dépourvus de fidélité.

Les uns en ont fait un grand personnage politique, une vedette de l'Empire romain : ils lui ont faussement attribué la gloire d'avoir été le précepteur, puis le conseiller de Trajan ; ce dernier l'aurait envoyé comme proconsul en Illyrie. Suidas est, en grande partie, responsable de l'essor de cette légende.

D'autres l'ont tout aussi exagérément défiguré, soit en le traduisant, comme le fit Amyot, avec une bonhomie trop vivement teinte de naïveté, soit en le décrivant comme un bon vieillard crédule, acceptant avec la même ingénuité les faits historiques et les fables les plus enfantines.

Ce sont surtout les philologues qui le relèguent avec mauvaise grâce parmi les auteurs « de second ordre ». Le fait n'est guère pour nous surprendre. L'on peut briller en grammaire et dans la dispute rageuse des

textes, tout en manquant intégralement de la moindre culture initiatique.

Plutarque a dit leur fait à semblables aveugles, qui « confondent les voiles, les cordages et les ancres d'un navire avec le pilote ; les fils et la trame d'une toile avec le tisserand »...

Même le non-initié doit rendre un juste hommage au grand polygraphe, dont il doit admirer l'immense érudition, la grande variété de connaissances, l'infatigable fécondité, le calme bon sens, la souriante tolérance, indice d'un esprit supérieur.



Voulant détourner ses semblables de toute vaine curiosité, pour les élever au contraire vers les Vérités spirituelles, Plutarque leur disait : « Epreuvez-vous le désir de sortir de vous-mêmes ? Portez vos regards sur les merveilles du Ciel et de la terre... » Toute la clé de la Sagesse est là...

Savoir, non seulement regarder mais voir... Pouvoir percevoir, admirer, comprendre... Lire sans erreur le magnifique Livre de la Nature manifestée, qui constitue la première, la plus pure des Révélations... Avoir des yeux et ne pas être semblable à ces aveugles que stigmatisait l'Écriture : « *Oculos habent et non vident* »...

Il te suffit de lever les yeux et tu verras le Ciel.

Tel n'est-il pas le secret essentiel de Plutarque ?

AVANT-PROPOS

LA VIE DE PLUTARQUE

- I. — Chez Ammonios d'Athènes.
- II. — Voyage de Plutarque en Egypte.
- III. — Plutarque à Rome. Ses leçons de philosophie.
- IV. — Son retour à Chéronée. Sa mort.
- V. — Plutarque l'Initié, le Pythagoricien.

I. — *Chez Ammonios d'Athènes.*

Vers le milieu du premier siècle de notre ère, florissait à Athènes un philosophe distingué.

D'humeur agréable et spirituelle, orateur brillant, grand mathématicien, merveilleux professeur, Ammonios était l'instructeur d'une jeunesse studieuse et exubérante (1).

Il lui enseignait les principes de l'Académie (2).

Il joignait la bienveillance à l'érudition ; il exerçait ses élèves à défendre en public des thèses platoniciennes et il se réjouissait de leurs succès.

Ses contemporains l'avaient en haute estime et lui confièrent à maintes reprises des magistratures importantes : c'est ainsi qu'il fut successivement préteur d'archonte, puis archonte ; on lui renouvela deux fois cette haute charge (3). Il devait être une personnalité de la ville car lors de la visite de Néron en Grèce, c'est lui qui fut chargé de piloter l'empereur à Delphes, en 66 de notre ère (4).

Parmi ses meilleurs disciples — celui dont il se montrait à juste titre le plus fier et qu'il força maintes fois

(1) **Eunape** le dit originaire d'Alexandrie. (**Eunape** De vitis sophistarum, proëm.).

(2) **Patricius** le dit chef des premiers syncrétistes. (**Patricius** : Discussions péripatéticiennes, I. L. V. p. 130).

(3) **Plutarque** : Propos de Table, IX, I, 1.

(4) **Id.** : De Ei sur le temple de Delphes, 1.

de se produire dans des conférences publiques — se trouvait le jeune Plutarque de Chéronée, fils de Nicarchos et petit-fils de Lamprias.

Nous ne manquons pas de renseignements sur la famille à laquelle il appartenait. Elle était fixée à Chéronée et y jouissait de l'affection générale. Elle brillait par le goût de la lecture et l'amour de l'étude, par une sévère honnêteté et une parfaite concorde familiale.

En de nombreux passages de ses œuvres, Plutarque a rendu un hommage ému à son grand-père, l'aimable érudit Lamprias ; à son père, qui lui enseigna toujours l'altruisme et la modestie (5) ; à ses frères, dont il partagea les jeux, puis les premières leçons.

Ce foyer sympathique de bons citoyens, affables et lettrés, marqua Plutarque d'un vif penchant pour la recherche philosophique : rarement un esprit témoigna d'une semblable curiosité intellectuelle.

Son précepteur Ammonios l'initia notamment à la science des Nombres. Platon y avait convié tous les beaux esprits, en publiant son *Timée*.

Plutarque nous a conservé un pittoresque exemple de la méthode à la fois amicale et ferme de son maître.

Les disciples sont assis à la table d'Ammonios, tout autour de lui. La leçon s'est terminée et elle se prolonge sous forme d'un de ces « Propos de table » dont l'usage était si populaire à Athènes et à Rome.

Le repas philosophique vient de commencer. Des couronnes de roses et de lauriers sont offertes aux convives.

Sans réflexion, les jeunes gens ont préféré les roses aux lauriers.

(5) **Plutarque** : Propos de Table, II, 8, 2 ; III, 7, 1 ; 1, 2, 2 ; etc. **Id.** : Préceptes politiques, 20.

C'est alors que l'aimable Ammonios prend soudain un air grave. Il leur dit, sèchement : « La rose sied aux jeunes filles ; le laurier, plus viril, convient mieux à des hommes ».

Aussitôt, un à un, de façon furtive, les adolescents s'empressent de retirer de leurs fronts les couronnes trop efféminées (6).

Tel fut le bon Maître de Plutarque : savant, bienveillant érudit, parfois légitimement sévère.

II. — Voyage de Plutarque en Egypte.

Comme la plupart des sages grecs, Plutarque voyagea dès sa vingtième année et fit, lui aussi, le pèlerinage en Egypte, terre classique des initiations et des Traditions les plus respectables de l'ésotérisme.

Nous avons peu de renseignements sur la durée de son séjour dans le pays des Pharaons. Un passage des « Propos de Table » semble indiquer (7) que son ami Théon, autre élève d'Ammonios, l'accompagna à Alexandrie.

Mis en rapports avec les prêtres du plus religieux des peuples, Plutarque se fit recevoir à leurs Mystères (8) et prit de nombreuses notes sur les légendes du Panthéon égyptien et son curieux symbolisme. Il en tirera un jour un Traité singulier sur « Isis et Osiris » (9).

(6) **Plutarque** : Propos de Table, III, 1, 1-2.

(7) **Id.** : 1, 4, 9.

(8) **Id.** : V, 5, 1. — Cf. aussi : D'Isis et d'Osiris, 25 et 35. — N'oublions pas que dès la période hellénistique, les textes des Mystères égyptiens avaient été traduits en grec par l'Eumolpide **Timothée** (Cf. d'Isis et d'Osiris, 28).

(9) **Mario Meunier** en a donné une traduction remarquable (Paris, l'Artisan du Livre, 1924).

III. — *Plutarque à Rome. — Ses leçons de philosophie.*

Après avoir été formé à la grande tradition régulière de l'hermétisme, Plutarque quitta l'Afrique et rentra à Chéronée.

Il n'y demeura pas longtemps car ses concitoyens, frappés de son intelligence et de ses talents diplomatiques, le chargèrent de mission à Rome (10). Arrivé dans la ville impériale, il devait y demeurer tout un quart de siècle, partageant ses loisirs entre la défense des intérêts de ses compatriotes (11), l'étude et l'enseignement public de la philosophie (12).

C'était alors le beau temps des *sophistes*, c'est-à-dire des rhéteurs de profession, donnant à la jeunesse des leçons de rhétorique et d'éloquence, et organisant pour les classes lettrées des lectures et discussions sur les thèmes les plus divers.

Les Grecs surtout excellaient dans cette formation des beaux esprits.

Sous les Flaviens, Rome s'était hellénisée ; elle était remplie de précepteurs grecs, provoquant ainsi la colère de l'amer Juvénal et même la protestation du bon Horace (13).

Certains abusaient même de leurs talents, ils s'imposaient dans les riches familles, y vivant largement en flatteurs et en parasites.

(10) Ils avaient déjà eu l'occasion d'apprécier ses qualités, car ils l'avaient envoyé, tout jeune, en délégation auprès du pro-consul d'Illyrie (Cf. *Plutarque : Préceptes politiques*, 20).

(11) *Id.* : *Vie de Démosthène*, 2 ; *Id.* : *De la Curiosité*, 15.

(12) *Id.* : *Vie de Démosthène*, 2.

(13) *Juvénal* : Sat. III, 60 et VI, 158 ; *Hor.* : Ep. II, vers 156-157.

Plutarque réagissait énergiquement contre semblables défaillances : « Le professeur, disait-il, doit se prêter, non se livrer ; se donner et non se vendre » (14).

Il garda toujours, vis-à-vis de Rome, une très grande indépendance. Ses leçons se donnaient en langue grecque, il ne puisa jamais aucun élément dans les œuvres des auteurs romains, il refusa même de parler leur langue (15).

Son enseignement connut d'ailleurs quelque succès, puisqu'il compta parmi ses auditeurs des personnages considérables, tels que Métrius Forus, qui fut le professeur de Vespasien (16) ; Sossius Sénécion, conseiller de Nerva et de Trajan (17) ; l'avocat Paccius (18) et L. Arulénus Rusticus, l'éminent citoyen que la jalousie ombrageuse de Domitien fit prématurément périr (19).

Il y avait alors à Rome un grand nombre de bibliothèques. Esprit méthodique et observateur, Plutarque en fut le visiteur assidu, accumulant un nombre considérable de notes sur les sujets les plus divers.

Le soir, selon l'usage de l'époque, il réunissait ses meilleurs amis autour de sa table et discutait avec eux, pendant le repas, selon un rite immuable, les questions d'actualité. Il nous a consacré un bon nombre de ces intéressants entretiens dans ses « *Symposiaques* » ou « *Propos de Table* » (20).

(14) *Id.* : Du commerce des ph. avec les princes, 2.

(15) *Id.* : *Vie de Démosthène*, 2.

(16) *Suétone* : *Vie de Vespasien*, 22.

(17) *Plutarque* : *Propos de Table*, I, 5 ; II, 3 ; IV, 3 ; V, 1.

(18) *Id.* : *De la Tranquillité de l'Âme*, 1.

(19) *Id.* : *De la Curiosité*, 1.

(20) Il en existe neuf livres.

IV. — Son retour à Chéronée. — Sa mort.

Son long séjour à Rome n'altéra pas en lui son profond amour pour sa patrie. Lorsqu'il revint à Chéronée, déjà célèbre par ses premières publications, ses concitoyens l'honorèrent en l'élisant archonte et inspecteur des bâtiments (21).

Les Athéniens lui conférèrent le droit de cité (22) et le nommèrent Grand'Prêtre de l'Oracle d'Apollon à Delphes (23).

— « J'aime ma petite patrie, se plaisait-il à répéter. Je l'habite, afin que mon absence ne la rende pas plus petite encore » (24).

La vie de Plutarque se déroula, dès lors, sans histoire, dans la pratique de toutes les vertus familiales et civiques. dans la révision de ses innombrables observations et la rédaction de ses Biographies et des Traités qui assurèrent sa renommée.

Il eut, selon les auteurs, plusieurs enfants. La mort d'une petite fille lui donna l'occasion d'écrire pour sa chère femme une admirable consolation.

Dans son « *Traité des Songes* », Artémidore nous raconte (25) que peu avant sa mort, le bon vieillard de Chéronée vit en rêve le Dieu Hermès, conducteur des âmes (26), l'enlever dans le Ciel vers la Lumière céleste.

Peu après, une grande âme retrouva ainsi, doucement, le chemin de sa véritable Patrie.

(21) **Plutarque** : *Propos de Table*, VI, 8, 1.

(22) **Id.** : I, 10, 3.

(23) **Id.** : VII, 2, 2, et **Id.** : Si le vieillard doit se mêler de gouvernement, 17.

(24) **Plutarque** : *Vie de Démosthène*, 2.

(25) **Artémidore d'Ephèse** : *Traité des Songes*, IV, 47.

(26) Ou : Hermès **Psychopompe** (Cf. **Diogène Laërce** : VIII (les Pythagoriciens), sect. 31.

V. — Plutarque, l'Initié, le Pythagoricien.

Ce n'est pas seulement en Egypte que Plutarque reçut une formation initiatique sérieuse.

Il nous a confié qu'outre cette collation de Pouvoirs traditionnels, il avait reçu à Rome l'initiation à l'Ordre Pythagoricien, qui depuis plus de six siècles, donnait aux âmes pures une parfaite synthèse de la science et de la religion.

« Je fus pris, dit-il, d'une belle ardeur pythagoricienne... » (27). Il joignit d'ailleurs l'exemple aux paroles, pratiqua longtemps le végétarisme et rédigea deux Traités successifs sur l'abstinence des viandes.

Nous le voyons, toute sa vie, recevoir des Pythagoriciens à sa table et rapporter précieusement leurs avis, tant à Rome qu'à Chéronée.

Certains de ses préceptes sont visiblement pythagoriciens. Ne répétera-t-il pas notamment « *que la Tradition est la Lumière et la Règle ; que les Anciens sont non seulement des Guides mais des maîtres* » (28) ; que sur les Mystères et sur les initiations, les Dieux nous ont imposé un profond silence » (29) ?

Il commentera plus d'une fois les principaux « Akousmata » de Pythagore (30) tels que : « Ne passe pas par dessus la balance ; ne t'assieds pas sur le boisseau ; ne donne pas la main à tout le monde ; abstiens-toi des fèves ; n'attise pas le feu avec le fer »...

(27) **Plutarque** : *Propos de Table*, II, 3.

(28) **Plutarque** : *De la Tranquillité de l'Âme*, 1.

(29) **Id.** : *Du Bavardage*, 8.

(30) **Id.** : *De l'Education des Enfants*, 17. — *Questions Romaines*, 72 et 112 ; 95. — *Propos de Table*, VIII, 7, 1-4, etc.

Il fera de nombreuses allusions aux théories pythagoriciennes sur les Nombres (31), source et racine de toutes choses.

Il sera enfin l'apôtre de la Métempsychose, qu'il enseignera par des mythes étonnants, car elle est la base fondamentale de la Justice éternelle... (32).

CHAPITRE I

LES SECRETS DU FEU VIVANT

- I. — Difficulté de l'homme moderne à comprendre certaines Vérités ésotériques.
- II. — Le premier Secret sur le Feu : c'est un être vivant.
- III. — Conséquences de cette animation : prescriptions religieuses relatives au Feu sacré.
- IV. — Un second secret sur le Feu : il est l'aliment des Dieux.
- V. — Le Pouvoir du Feu.
- VI. — Le support du Feu.
- VII. — De Plutarque à Saint François d'Assise.

(31) *Id.* : Questions Romaines, 102.

Id. : De la vie d'Homère, 145.

Id. : D'Isis et d'Osiris, 10 et 42.

Id. : Des Opinions des Philosophes, 1, 3, 14-34.

(32) *Id.* : De la vie d'Homère, 125.

I. — *Difficulté de l'homme moderne à comprendre certaines Vérités ésotériques.*

L'homme des temps présents, pour lequel tout se résume dans le progrès technique, a été déformé par tout ce que la civilisation moderne comprend d'artificiel et de mécanique. Il ne se rend plus compte qu'il est devenu étranger à la vie réelle ; qu'il est sorti des limites qui lui sont assignées par la Nature ; qu'il s'est volontairement placé dans un cadre confortable et matériel, entièrement opposé à ses fins dernières.

Il a renoncé à jamais à se chauffer au bon feu pétillant des bûches odorantes, qui émettaient dans l'âtre une sorte de joyeuse vitalité : il l'a remplacé par un calorifère sans âme ou par la chaleur morte d'un radiateur métallique.

Il a remplacé la radieuse lumière du jour par le regard inerte et dur de mornes ampoules électriques.

Il a même renoncé aux dynamiques rayons solaires et il se fait bronzer la peau par des lampes à radiations pénétrantes.

Veut-il animer son appartement ? il n'a besoin ni d'un artiste ni d'un instrument de musique : n'a-t-il pas permis à la matière inerte de reproduire mécaniquement les nuances de la voix humaine, les symphonies de tout un orchestre ? Il se contente de « *musique en conserve* »

ou encore des sons reconstitués d'un appareil de radio-phonie.

Chez lui, le naturel n'est plus nécessaire ; le faux remplace agréablement le vrai et l'artificiel supplante spontanément l'original.

Ses nerfs, excités en permanence par l'énervante trépidation de la vie dite civilisée, se fatiguent exagérément et le mènent plus rapidement au seuil de la vieillesse.

C'est dire qu'il est fort mal placé pour comprendre les Anciens, qui vivaient autrement que lui, dans un cadre paisible et adapté aux normes assignées aux humains par les forces naturelles qui les entourent.

Placés au seuil des Vérités traditionnelles, les Anciens percevaient plus rapidement que lui la voix de l'éternelle Sagesse.

Il faut donc un réel effort pour que l'homme moderne puisse détecter à son tour certains secrets de la Nature.

Avant d'avoir cette prétention ou cette espérance, il doit préalablement tenter de sortir de sa coque vaine et artificielle ; il devra d'abord renoncer à tout ce que notre civilisation matérialiste a pu mettre en lui de suffisance, de conformisme, d'aveuglement, voire même d'abdication.

Qu'il fasse cet effort, qu'il tente de rentrer en lui-même et de s'évader des contingences brutales de notre temps.

Si nous lui disons qu'il a existé de tout temps un secret ésotérique sur la nature du Feu et que Plutarque nous l'a révélé, il se montrera étonné ; il n'y aura certes jamais réfléchi ; il n'aura pas pu le soupçonner.

Qu'il l'aborde donc avec nous, après s'être libéré de tout préjugé contemporain...

II. — *Le premier Secret sur le Feu : c'est un être vivant.*

Les Anciens avaient le plus grand respect pour les quatre éléments, qui formaient, depuis Empédocle, les quatre racines de la manifestation du monde.

Dans ses « *Propos de Table* », Plutarque a spécialement étudié le premier de tous les éléments, leur monarque, le Feu (1).

Dans un premier texte, il nous enseigne ce qui suit :

« A raison de la ressemblance du Feu avec le Feu inextinguible et sacré, les Anciens se faisaient scrupule d'éteindre toute espèce de flamme.

« Il y a, disait Césernius, pour le Feu comme pour l'homme, deux manières de périr : soit qu'on l'éteigne avec violence soit qu'il meure plus ou moins de façon naturelle.

« Pour le Feu Sacré, l'on conjure ces deux sortes de destruction, en le nourrissant et en l'entretenant toujours ; quant à l'autre feu, on le laisse mourir de lui-même, sans violence et sans jalousie, comme on priverait de la vie un être vivant, afin de ne pas le nourrir vainement ».

Et il ajoute plus loin :

« En effet, il n'est rien qui ressemble plus que le feu à un *être animé*. Il se meut et il se nourrit de lui-même. Par sa flamme brillante, il met, ainsi que le fait notre âme, toutes choses en lumière. Il éclaire tout. Mais c'est surtout lorsqu'on l'éteint et qu'il s'anéantit qu'il montre sa puissance. Certes, il n'est pas dénué d'un certain *principe vital* : car il crie, il parle, il se défend, comme une

(1) *Propos de Table*, L. VII, Qu. IV, II, 1-4.

créature vivante qu'on veut faire périr par violence et qu'on parvient à assassiner ».

Dans un second texte, tout aussi précis, Plutarque approfondit encore la question (2) et nous donne les précisions suivantes : « Pourquoi, demande-t-il, n'éteignait-on jamais une lampe à Rome et la laissait-on se consumer d'elle-même ? »

Et il répond : 1° que la flamme est la parente et la sœur du Feu qui ne s'éteint pas, du Feu éternel ; 2° qu'on ne peut faire disparaître quelque chose d'*animé*, s'il ne nuit à personne ; 3° que détruire le Feu, ou l'eau ou tout autre élément, abondant et nécessaire, c'est en réalité nuire à son prochain en le privant de leur usage.

Et il répète ce qu'il a dit ailleurs : « Oui, le feu est *un être animé*. Il a besoin de nourriture. Il se meut de lui-même. Quand on l'éteint, il jette un cri, comme une créature qu'on égorge ».

Dans un troisième texte (3), Plutarque invoque encore des motifs philosophiques au respect qu'il demande pour le Feu. « La lampe est, écrit-il, l'image du corps qui enveloppe notre âme. La flamme lumineuse en figure celle-ci ; elle se trouve au-dedans. Elle doit demeurer vigilante et perspicace ; prudente aussi car elle ne doit jamais se laisser recouvrir ou éteindre par le souffle. C'est par respect pour ce principe que les augures romains, appelés par après aruspices, devaient tenir leurs lampes constamment apparentes, sans les recouvrir d'un couvercle ».

Tirons à présent quelques conclusions de ces trois premiers textes :

(2) Questions romaines : N° 75.

(3) *Id.* : N° 72.

1) Il existe, selon Plutarque, un Feu éternel. Beaucoup d'Anciens, l'identifient avec le Soleil.

2) Notre feu terrestre est un parent de ce feu céleste. Créé par les hommes, il est l'image du Feu éternel. Il est, comme lui, animé et il porte le nom de *Feu sacré* lorsqu'il brûle en permanence dans un Temple, où il manifeste comme une divine Présence.

3) Tout Feu sacré ne peut s'éteindre. Il doit être entretenu avec vigilance.

4) Tout autre feu, entretenu par les hommes, en dehors d'un lieu consacré, est également animé ; on ne peut l'éteindre par la violence ou par le souffle. Il doit finir de lui-même.

5) Le feu est aussi un symbole de l'âme, principe toujours en éveil, animant en permanence notre corps.

III. — Conséquences de cette animation :

Prescriptions religieuses relatives au Feu Sacré.

Déjà du temps de Plutarque, cet enseignement était répandu en de nombreux collèges sacerdotaux et recevait la consécration de l'expérience quotidienne.

A) *Les Perses* estimaient que c'était un crime de laisser mourir un feu par négligence. On ne pouvait l'éteindre avec de l'eau car en ce cas on imposait un combat à deux éléments, également sacrés. En cas d'incendie, on mettait fin à celui-ci en l'étouffant non par l'eau mais par du sable, des pierres ou des tuiles. On ne pouvait souiller le feu par l'haleine sortie de la bouche.

Les prêtres ne s'en approchaient point sans porter un voile devant les lèvres.

On ne pouvait d'autre part, souiller le feu par des crachats ou bien en y brûlant des cadavres ou des ordures.

C'était déjà une grave offense envers lui de l'alimenter par du bois encore vert, susceptible de le ternir par une fumée abondante.

On ne pouvait enfin faire du feu en plein soleil : c'eût été diminuer son éclat (4).

B) *En Egypte*, c'était un crime abominable de jeter un cadavre dans les flammes.

Toute l'Egypte fut saisie d'un frisson d'horreur lorsque le conquérant Cambyse, violant à la fois ses traditions nationales et celles du pays conquis, fit jeter au feu la momie du pharaon Amasis, qu'il avait fait arracher de son sarcophage. Et Hérodote, qui nous rapporte ce sacrilège, nous en donne l'intéressante explication suivante (5) :

« Cambyse ordonna ainsi une chose impie. En effet, les Perses croient que le *Feu est une Divinité*. Il n'est nullement dans les usages des deux nations de brûler leurs morts. D'une part, les Perses prétendent qu'il n'est pas tolérable de nourrir un Dieu au moyen d'un cadavre d'homme. D'autre part, les Egyptiens *considèrent le Feu comme un être vivant*, qui dévore tout ce qui le touche et qui meurt par la suite, avec ce qu'il a absorbé ». Et il conclut : « Cambyse ordonna donc une chose contraire aux croyances des peuples ».

(4) **Anquetil** : Précis raisonné des usages civils des Perses, page 598.

(5) **Hérodote** : Hist. L. III, 16.

C) *A Rome*, où vivait Plutarque, le Feu sacré était soigneusement entretenu par les Vestales, dans le Temple de Vesta, édifice rond, de 17 mètres de diamètre. Elles ne pouvaient l'allumer que par le frottement de deux bâtons, provenant du bois d'un « *arbre heureux* » (d'heureux augure) ou encore sous l'influence d'un rayon solaire, traversant une lentille (6).

Lorsque les Gaulois eurent fait la conquête de Rome, dit R. Kreglinger, les Vestales s'enfuirent avec le Feu sacré en Etrurie, d'où plus tard, lorsque le danger fut passé, elles le rapportèrent et permirent ainsi à l'Etat de reprendre normalement et sous les auspices des mêmes Dieux sa vie si brutalement interrompue (7).

D'autre part, chaque Pater familias entretenait le Feu sacré sur son autel domestique.

D) *Chez les Juifs* (Plutarque prouve dans ses œuvres avoir connu leurs usages), l'Eternel voulut habiter « *dans l'obscurité* » et Salomon lui éleva à cette fin un Temple grandiose, méticuleusement fermé par des voiles de lin (8). Le Saint des Saints était à son tour, séparé du reste du Temple par un second voile de fin lin, bleu pourpre et cramoisi, suspendu à des crochets d'or, fixés à des colonnes d'acacia, posées sur des bases d'argent (9).

Cependant l'Eternel imposa à son peuple de faire brûler sur son autel un *Feu perpétuel*, dans un chandelier d'or, où sept lampes, alimentées à l'huile d'olives la plus pure, brillaient continuellement (10).

(6) **H. Thédénat** : Le Forum Romain, Paris, Hachette, 1908, pp. 85 et 313.

(7) **R. Kreglinger** : La religion chez les Grecs et les Romains, Bruxelles, Lamertin, 1920, page 166. — Cf. aussi **Strabon** : V, 2, 3.

(8) II Chroniques, VI, 6.

(9) Exode, XXVI, 31-32.

(10) Lévitique, XXIV, 2-4 et VI, 5-6.

L'extinction du Feu sacré provoqua la colère divine (11).

Le jour de l'inauguration du Temple, c'est le feu du Ciel lui-même qui serait descendu spontanément, sous forme de foudre, sur l'autel, afin d'y enflammer les holocaustes et y donner le premier Feu sacré (12).

E) *De nos jours*, cette Tradition ne s'est point perdue. L'Eglise catholique, qui nous a si précieusement conservé certains secrets ésotériques de la plus haute signification, a rendu *obligatoire* la présence d'un *Feu perpétuel* devant l'autel du Saint-Sacrement, en chacune de ses églises ou chapelles. Cette lampe doit être alimentée d'huile d'olive dont la lumière est très pure et très vive (13). D'autre part, aucune messe ne peut être célébrée à l'autel sans l'assistance d'au moins deux cierges allumés, faits en cire d'abeille (14). Des cierges sont également allumés autour de la dépouille d'un défunt (15).

(11) II Chroniques, XXIX, 7-8.

(12) II Chroniques, VII, 1.

(13) R. Lesaze : *Eléments de Liturgie*, Ed. Spes, Paris, 1939, pages 24-25.

(14) Id. : P. 147. — Cf. aussi : B. Fatien : *Précis de Liturgie*, Hatier, Paris, 1926, page 13.

(15) B. Fatien : Id. — Cf. un passage d'une homélie de la fin du Ve siècle : « Fils de la Lumière, offrons des cierges à la lumière véritable qui est le Christ ». (Pseudo-Cyrille de Jérusalem, *Oratio in occursum Domini* (Patrol. G. t. XXXIII, p. 1201). — C'est donc par erreur que Mgr Battifol attribue à un emprunt fait à l'étiquette impériale l'usage des cierges dans les églises. (Etudes de Liturgie et d'Archéologie chrétienne, Paris, Lecoffre, 1919, pp. 204-205). On le voit, l'usage des cierges et feux sacrés était commun à tous les peuples et avait une toute autre signification. — Rappelons que l'Eglise procède à la bénédiction du feu nouveau, tiré d'une pierre, au moyen d'un briquet, à l'office du Samedi-Saint. L'on s'en sert immédiatement pour allumer le cierge à trois branches, puis le cierge pascal.

IV. — *Un second secret sur le Feu : il est l'Aliment des Dieux.*

Il existe sur la nature du Feu un autre secret que celui de son animation.

C'est encore à Plutarque que nous sommes redevables de cette seconde tradition égypto-hellénique. Dans son traité sur : *Isis et Osiris* (16), Plutarque nous raconte en détail la célèbre légende d'Osiris, assassiné par le principe du mal, Typhon, ressuscité par son épouse Isis et vengé par son jeune fils, Horus. Un détail fort curieux de cette importante et classique leçon d'ésotérisme dont se sont inspirés tous les Mystères antiques, nous donne sur la nature du Feu une singulière révélation.

Lorsque la malheureuse Isis, recherchant les restes de son époux, fut arrivée à Byblos, elle s'engagea sous un déguisement comme servante à la Cour du roi de la ville. On lui confia l'enfant royal, le petit Malcandre, dont elle devint la nourrice.

Pleine de pitié pour ce jeune être, destiné à mourir comme le veut la loi commune qui régit les hommes, elle voulut le rendre immortel. Or, voici le rite singulier qu'elle pratiqua à cet effet : « Elle nourrit elle-même le petit Malcandre, mais au lieu de lui donner le sein, elle se bornait à lui placer un doigt dans la bouche. Mais la nuit, elle se levait, enlevait l'enfant de son berceau, elle le déposait alors doucement au milieu des flammes purificatrices du foyer, qui ne lui faisaient aucun mal. Mais la reine, étonnée de voir prospérer ainsi son enfant, se décida à surveiller la nourrice afin de connaître son secret. Elle la vit poser son fils dans les flammes. Elle

(16) Chapitres XII à XIX.

poussa un cri de désespoir et fâcha ainsi la déesse. Celle-ci lui rendit l'enfant, lui apparut dans toute sa puissance et dans toute sa beauté et lui dit : « Maintenant, ton enfant mourra, puisqu'il ne bénéficiera pas de l'immortalité que je lui préparais par le pouvoir du feu ».

Correspondance instructive : la Grèce initiatique connaîtra à son tour ce secret et le répétera, elle aussi, à ses mystes, au cours des spectacles mystiques donnés aux néophytes lors de la collation des Mystères d'Eleusis.

L'Hymne homérique à Déméter, datant du VI^e siècle avant notre ère, nous narre la pathétique légende de la Déesse, errant de ville en ville à la recherche de sa fille Koré, ravie par Hadès, fils de Zeus.

Un des passages les plus intéressants de ce poème nous apporte un épisode identique, quant au fond et quant au principe, à l'histoire du petit Malcandre.

Arrivée à Eleusis, dans le palais du roi Kéléos, la déesse est engagée comme nourrice pour le petit Démophon, l'enfant royal.

Et voici la description du procédé employé par la déesse pour rendre cet enfantelet immortel (nous suivons la traduction élégante de M. Georges Méautis) (17) :

« Et Démophon grandit, semblable à un Dieu, sans manger de pain et sans être allaité. Déméter l'oignait d'ambrosie et, le portant sur son sein, elle soufflait doucement sur lui comme sur l'enfant d'un Dieu. La nuit, elle l'entourait de la puissance du feu, tel qu'un tison, à l'insu de ses chers parents »...

Mais la reine Métanéira empêchera elle aussi l'opération magique de porter ses fruits. Comme la reine de

(17) G. Méautis : Les Mystères d'Eleusis. — Ed. de la Baconnière, Neuchâtel, 1934, pp. 79-80.

Byblos, elle surprendra la nourrice au moment où elle dépose l'enfant royal au milieu des flammes et elle s'écrie : « Mon fils Démophon, l'étrangère t'enveloppe d'un grand feu et elle me prépare la douleur et les peines amères »...

Et le récit continue :

« Déméter à la belle couronne, irritée contre elle, ayant retiré du feu, de ses mains immortelles, le cher fils que Métanéira avait enfanté dans ses demeures alors qu'elle ne l'espérait plus, le déposa sur le sol loin d'elle et violemment irritée, elle dit à la reine : « Hommes ignorants et fous, impuissants à prévoir le Destin qui s'avance soit en bien soit en mal !... Toi aussi tu t'es nuï d'une manière irréparable par ta folie car j'atteste — c'est le serment des Dieux — l'eau inexorable du Styx, que j'aurais mis ton cher fils à abri de la vieillesse et je l'aurais rendu immortel et je lui aurais donné un bonheur sans fin. Maintenant il n'est plus possible qu'il puisse échapper aux divinités de la mort »...

Le parallélisme entre les deux légendes sacrées est frappant (18) : il s'agit d'une même Tradition ésotérique. Le feu contiendrait donc un secret d'immortalité. Il serait ainsi la nourriture des Dieux, l'aliment qui remplace efficacement le pain et le lait dont on entretient les enfants des hommes.

Ce secret serait un des éléments de la Tradition orale que la Grèce aurait empruntée à l'Égypte.

(18) Cf. l'article de M. Ch. Picard sur : Déméter, puissance oraculaire, dans la Revue de l'Histoire des Religions (tome CXXII de septembre-décembre 1940). — Cf. aussi : Apollodore, III, 13, 6 : Thétis plongeait, la nuit, le corps d'Achille dans le feu et, le jour, elle l'oignait d'ambrosie.

Il paraît correspondre aux enseignements traditionnels de la Révélation hellénique, qui rappellent que notre âme contient un élément igné, de nature solaire, le *Nous*, par lequel elle s'apparente au monde des Dieux. Ceux-ci la destinent à une immortalité bienheureuse au sein des mondes stellaires qui sont leur demeure céleste.

V. — *Le Pouvoir du Feu.*

Le Feu n'est pas seulement un être vivant qui nous impose le respect. Il n'est pas uniquement un aliment pour les Dieux.

En parlant de « *flammes purificatrices* », Plutarque nous révèle un autre de ses aspects initiatiques.

Par sa nature, le feu a un rôle *cathartique* de premier ordre. De nombreux rites l'employaient dans ce but.

Lors de son séjour à Rome, Plutarque dut être frappé des nombreuses cérémonies religieuses, au cours desquelles le feu jouait un rôle purificateur. Rappelons-en deux exemples : le 15 octobre, lors de la fête appelée *Armi-lustrum*, on arrosait de sang des bottes de paille auxquelles on mettait le feu. Les jeunes Romains devaient alors courir à travers les flammes pour se purifier et s'imprégner de la vigueur magique qui y était contenue (19). D'autre part, lors des fêtes religieuses en l'honneur du dieu phrygien, *Attis*, qui s'introduisit à Rome lors des guerres puniques, les prêtres *promenaient des torches autour des mystes à purifier*, traçant ainsi autour d'eux un *cercle magique*, formant pour les forces adverses un obstacle infranchissable. Ce cercle sacré délimitait un espace pur, dont toute souillure était éliminée (20).

(19) Ovide : *Fastes*, IV, vers 733 et suiv.

Propertius : IV, 4.

(20) Cf. Kreglinger, op. cit. p. 242.

Ce *baptême du feu* complétait ainsi et parachevait l'œuvre purificatrice d'un premier baptême par l'eau. Il avait d'autres effets et certes une efficacité plus grande.

Doit être également considéré comme un *rite sacré*, où le feu est l'élément essentiel, le *passage du flambeau d'un maître à un disciple*, d'un chef à son successeur, d'un athlète à son vainqueur. Il n'est pas purement symbolique ; bien que nos cérémonies modernes en aient altéré toute la signification (le flambeau olympique, le flambeau du Soldat Inconnu, etc.).

Participe encore à la *puissance du feu* le rite antique de la *procession* où tous les participants portent une lampe ou une torche allumée ; c'était là une vieille tradition égyptienne, qui fut reprise par la religion gréco-romaine (21).

Mais là ne s'arrête pas le règne du feu ; il est encore un dissolvant de tous les maléfices, de toutes les influences néfastes, de toute obscurité du cœur ou de l'esprit et à ce titre, sa seule présence en un endroit quelconque constitue le meilleur des gardiens contre toute ambiance délétère (22).

(21) La première des oraisons de la Chandeleur atteste la croyance chrétienne à une *vertu du cierge* pour : « la santé des corps et des âmes, soit sur la terre soit sur l'eau » (Mgr Battifol, op. cit. p. 205). C'est plutôt une vertu du cierge *allumé*, c'est-à-dire du feu. — Les *torches* furent au surplus souvent employées dans certaines cérémonies politiques : rappelons pour mémoire les premiers grands meetings de masse du parti national-socialiste en Allemagne qui n'avaient lieu que tard dans la soirée et à la clarté d'innombrables flambeaux ; créant ainsi une atmosphère particulière, infiniment plus forte que celle d'un meeting organisé en plein jour. — Songeons aussi aux *retraites aux flambeaux* dont tous connaissent le caractère bien différent de celui d'un cortège diurne.

(22) Le Chant des *Complies* semble y faire allusion, discrètement : « Procul recedant somnia et noctium phantasmata... ». — Au surplus, toute tradition ésotérique impose l'emploi du feu comme barrière protectrice dans toutes les opérations magiques.

Le feu est enfin *l'adjuvant obligatoire* de toute cérémonie théurgique : il faut des cierges sur l'autel ; il accompagne et favorise la radiation mentale qu'est la prière ; il légitime l'usage pieux de *brûler des cierges* à tel ou tel saint patron, il est en ce cas le support de l'impétration (23). L'on ne pourrait concevoir une messe sans cierges, une église sans luminaire, un tabernacle sans son feu perpétuel, une absoute sans lumière rituelle. Ce serait non seulement enlever à la cérémonie toute valeur liturgique : ce serait en plus en modifier la matière elle-même, en la privant d'un élément essentiel. Il est regrettable que certains prêtres ne l'aient pas compris et se soient permis parfois, au mépris des canons de l'Eglise, de substituer une lampe électrique — du feu mort, ou plus exactement une fausse parodie du feu — au cierge véritable donnant du feu vivant, le seul imposé par les rites (24).

Nous pouvons maintenant tirer de ces usages traditionnels et de ces rites universels une conclusion générale. Elle nous montre la profonde portée des secrets ésotériques sur le feu que nous a confiés Plutarque.

Ce haut dignitaire du temple de Delphes, qui maniait chaque jour le Feu sacré avec respect et avec amour, lors des cérémonies du culte d'Apollon, auxquelles il présidait, connaissait et pratiquait l'usage du Feu vivant dans toutes ses liturgies.

Enlever le feu des autels ou lui substituer aveuglément un vain simulacre de lumière artificielle, c'est

(23) Il n'est au surplus pas indifférent d'utiliser un nombre **quelconque** de cierges. Leur multiplication et leur disposition produisent des effets bien différents.

(24) La foule est plus dans le vrai lorsqu'elle allume des bougies sur les tombes, à la Toussaint ou devant une image pieuse.

pécher contre la Nature, qui a mis le feu vivant à la disposition de tous les prêtres désireux de communier intensément avec le Père de toute Lumière et l'auteur de toute vie.

Non, le feu vivant n'est pas un simple accessoire ; ni un vain symbole honorifique ; ni même un rappel de la lumière spirituelle. Il est *l'agent* même de la grâce dans tous les cultes antiques qui l'ont compris ainsi puisqu'ils veillaient avec soin à le rendre perpétuel, de peur que ne fût coupé le pont magique qui reliait le Ciel à la terre, la Divinité à l'Etat.

VI. — *Le support du Feu.*

Nous effleurons ici une tradition liturgique d'une extrême importance. Soyons en effet persuadés de ce que les anciens Romains, si conservateurs en toutes choses, si méticuleux dans leurs rites, si soucieux de conserver à ceux-ci une efficacité séculaire, n'auraient jamais permis le remplacement du feu sacré par un substitut artificiel quelconque : seule la flamme vivante forme le lien avec les Puissances spirituelles.

En Grèce, nous rencontrons une même conviction, un emploi tout aussi obligé du feu vivant dans les cérémonies officielles.

Himérius nous apprend en effet que toute assemblée réunissant à Athènes les représentants du peuple, ouvrait ses travaux par une prière, adressée à la Divinité protectrice de l'Etat. On Lui demandait d'éclairer les délibérations des citoyens appelés à diriger les destinées de la patrie. Cette invocation solennelle se faisait devant un Feu sacré, allumé au centre de la Boulé ou de l'Aréopage

et c'est un enfant pur, portant les cheveux longs, choisi parmi les plus grandes familles, qui en récitait la formule et conduisait les sénateurs en procession tout autour de l'autel (25).

Les ecclésiés du peuple débutaient, elles aussi, par un sacrifice.

A Rome, le même emploi du feu sacré ouvrait les réunions du Sénat comme les sessions de l'assemblée du peuple.

Semblables liaisons avec le Ciel paraissaient indispensables aux dirigeants antiques. Seule notre époque « sourde et aveugle », fait bon marché de cette tradition vénérable : obscurci par ses réalisations industrielles, l'homme moderne croit tout savoir. Que de peuples ont ainsi été conduits directement à l'abîme...

Ce n'est pas seulement dans les assemblées publiques que le feu jouait son rôle mystérieux de support de volontés collectives. Il avait, chez les Anciens, sa place dans tous les foyers.

Le jour des noces, le jeune Romain n'offrait-il pas en tout premier lieu à l'heureuse épousée « *le feu et l'eau* », dès qu'elle avait été portée dans sa nouvelle demeure ?

Notre civilisation présente a changé tout cela. Mais il demeurera toujours parmi les hommes de notre temps des esprits assez avertis des secrètes réalités que pour préférer les feux de bûches ou de charbons aux mornes radiateurs métalliques, émettant dans les chambres closes la lourde « chaleur morte » du progrès technique.

(25) On appelait ces enfants : « *Initiés de par Hestia* ». Le Professeur Magnien a consacré un chapitre à ce genre d'initiation dans son important ouvrage sur les Mystères d'Eleusis. — Paris, Payot, 1938, chapitre V.

Ils savent que pour se recueillir, pour prier, pour interroger son intuition, « celui qui sait », n'use point de lumière artificielle et a recours à la lumière vivante ; elle seule peut baigner la pièce d'une ambiance intime, chaleureuse et mystique, que ne donnera jamais un lustre électrique.

De même que l'Eternel voulait habiter « dans l'obscurité » mais y faisait briller un feu vivant, de même les méditations profondes et les meilleurs élans spirituels ne peuvent atteindre leur pleine efficacité que dans une relative obscurité, à peine dissipée par la flamme vivante d'un cierge ou la palpitante présence d'une veilleuse.

Qu'importent les exclamations des gens qui trouvent absurde de recourir à certaines heures à des luminaires périmés alors que la science contemporaine a substitué à eux les clartés crues de grosses lampes électriques ?

Il restera toujours vrai que certains mouvements de l'âme et certains élans mystiques ont pour décor obligé l'ombre d'une crypte et la lampe rouge du sanctuaire. Comparons l'ambiance froide et sévère d'une église moderne, claire, étincelante d'ampoules et de projecteurs, et où la dévotion a tant de difficulté à s'établir, à celle, si différente, si affectueuse et si intime d'une vieille chapelle ombreuse, éclairée seulement d'humbles cierges ou de pauvres bougies, mais où les pierres mêmes adorent en silence la présence du Seigneur ?

VII. — *De Plutarque à Saint-François-d'Assise.*

Le doux Poverello d'Assise, qui bénissait les agneaux, prêchait à ses frères les poissons et à ses sœurs les hirondelles, a ceci de commun avec Plutarque : il connaissait les secrets du feu.

Celui qui nous le rappelle, en des pages au surplus charmantes, est son fervent biographe danois, *Johannes Jörgensen*, qui sillonna en tous sens l'Italie, à la recherche des anciens ermitages du bon Père François.

Il gravit un à un les raidillons qui mènent à ces sanctuaires souvent difficilement accessibles, plantés au sommet des montagnes, en pleine nature sauvage ou encore cachés dans les frondaisons des arbres : qu'ils s'appellent Greccio, Fonte-Colombo, Cortone ou l'Alverne.

Il y trouva sans effort le reflet précieux de la spiritualité franciscaine.

Un soir qu'il se réchauffait devant un pétillant feu de bûches, allumé dans le couvent de Greccio, il rappela aux moines qui l'entouraient le beau poème où François d'Assise magnifiait « son frère le Feu, qui est si beau, et qui, et vigoureux et fort, et qui éclaire la nuit ».

C'est alors que son hôte soudain lui fit la révélation suivante, riche d'enseignements pour un occultiste :

— « Oui, notre frère le Feu a toujours été l'élément « que notre Père François a le mieux aimé. C'est pour-
« quoi jamais il ne consentait volontiers à éteindre une
« chandelle ou une lampe.

« Et comme un jour, il se trouvait assis de la même
« façon que nous maintenant, en train de se chauffer,
« voici qu'il arriva que sa robe prit feu, sans qu'il l'eût
« observé. Le frère qui était avec lui cependant vit que
« sa robe brûlait et voulut se mettre en devoir d'éteindre
« la flamme. Mais notre Père François le lui défendit
« en disant : « Garde-toi bien, mon cher frère, de faire
« de la peine au feu ». Ce qu'entendant, le frère se
« hâta d'entraîner Saint François devant le Père Gardien
« et celui-ci, au nom de la sainte obéissance, ordonna à

« notre père François de laisser éteindre la flamme, ce
« qui fut fait.

« Oui, telle était la tendresse de notre Père à l'égard
« du feu qu'il ne permettait pas même aux frères de
« jeter à terre un tison brûlant et de l'écraser du pied,
« suivant l'usage, mais demandait qu'ils déposassent le
« tison avec respect sur le sol, attendu que le feu était
« notre frère et avait été créé par le même Dieu qui
« nous avait créés » (26).

Certes, il est beaucoup d'âmes obscurcies ou endormies qui ne partageront pas l'affection du saint Père François pour son frère le Feu ; ce sont les mêmes sans doute qui trouvent son amour pour les animaux une déplorable faiblesse.

Car tous ne peuvent résonner sur les accords de l'harmonie universelle, que les poètes découvrent dans une fleur qui s'ouvre, dans un regard de chien posé sur son maître, dans un feu vivant qui grésille.

Qu'importe ?

Le grand mystique d'Assise était plus près que nous de la source ineffable de toute suavité et nous retiendrons, que mieux que nous et plus sûrement que nous peut-être, il avait pu atteindre certains secrets.

(26) *Johannes Jörgensen* : Pèlerinages franciscains, trad. T. de Wyzewa. — Paris, Librairie académique Perrin, 37^e édit., 1937, pp. 39-43.

CHAPITRE II

LES SECRETS DES STATUES ANIMEES

- I. — Les Statues animées des Anciens.
Leur définition.
- II. — Leur origine. — Leur variété.
- III. — Leur consécration.
- IV. — Interprétation de ces rites.
- V. — Les effets de ces rites.

I. — *Les Statues « animées » des Anciens.*
Leur définition.

Dans un de ses Traités sur les *Oracles* (1), Plutarque nous entretient d'un second secret ésotérique : celui des statues « *vivantes* » que connaissaient les Anciens.

Voici ce qu'il en rapporte : « Aristote disait que par la puissance de son talent, Homère rendait les mots « *animés* ».

« Je dirai de même que les statues consacrées, dans le lieu où nous sommes, acquièrent de la vie et que sous l'influence prophétique du Dieu, elles concourent à l'expression de sa volonté ; qu'il n'y a en elles aucune partie qui soit vide ou insensible ; que partout, au contraire, il y circule un souffle divin qui les remplit ».

La lecture attentive de ce texte nous définit exactement les statues « *animées* ».

Ce sont des objets, spécialement consacrés, qui, sous l'influence du rite, se chargent entièrement d'un souffle particulier, qui les rend aptes à manifester au dehors les volontés célestes.

Voyons en quoi consistent ces divers éléments.

II. — *Leur origine. — Leur variété.*

C'est l'Égypte religieuse qui a fourni, sans conteste, à Plutarque, la théorie comme la pratique courante de

(1) Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers, ch. 9.

ce considérable secret. La terre des Pharaons connaissait diverses sortes de statues *vivantes*, depuis les temps les plus reculés de son histoire : c'étaient d'abord, les *statues des Dieux*, adorées dans les Temples et qui étaient l'objet d'un culte quotidien.

— Ensuite, les statuettes funéraires, appelées *ousheb-tis*, et que l'on déposait auprès des momies dans les tombeaux, pour y protéger et y servir les défunts.

— Enfin, les « *gardiens du Seuil* », placés soit à l'entrée d'un tombeau soit à la porte d'un Temple. Le Sphinx de Gizeh en est le spécimen le plus célèbre et le plus colossal. Depuis des millénaires, il monte la garde, au seuil du désert, devant la Grande Pyramide (2).

La tombe de *Tout-Ankh-Amon* nous en apporte un autre exemple. Lorsque les archéologues modernes purent pénétrer, avec une angoisse respectueuse, dans la somptueuse « *demeure d'éternité* » du Pharaon orthodoxe, ils se heurtèrent d'abord au dieu-chacal Anubis, qui, face aux intrus, protégeait le dernier sommeil de son prêtre (3).

III. — *Leur consécration.*

Diverses conditions étaient requises, pour qu'une statue de matière inerte pût devenir « *animée* » astralement et recevoir ainsi une charge spirituelle.

A) Il fallait d'abord qu'elle fût taillée dans une substance susceptible de recueillir et de conserver celle-

(2) Cf. **E. Lefébure** : *Rites Egyptiens : Construction et protection des Edifices*, Paris, E. Leroux, 1890, p. 98. — Le serpent gardait les édifices sous la forme réelle ou figurée de l'*Uraeus* ; le lion défendait les temples, sous l'image figurée du sphinx.

(3) **Jean Capart** : *Tout-Ankh-Amon*, Bruxelles, Vromant, 1944, pl. 12 et pl. 29. Texte pp. 174-175. On trouva aussi dans la tombe 418 *ousheb-tis*.

ci. De même que certains corps peuvent transmettre et retenir des charges électriques (on les appelle des « *conducteurs* »), de même certains autres corps sont seuls aptes à recevoir et à conserver des charges de nature magique. Ce sont, notamment : le bois, la pierre, la terre cuite, l'ivoire, à l'exclusion de tout métal quelconque.

La plupart des statues égyptiennes étaient de bois peint.

Plus d'un occultiste aura été frappé de cet usage : ne semble-t-il pas assimiler les forces magiques à une sorte de *contre-électricité* qui, à l'opposé de l'électricité usuelle, ne circulerait que dans les corps isolants de celle-ci mais serait au contraire arrêtée par les métaux et autres conducteurs ordinaires ? (4).

B) Il fallait ensuite que la statue fût l'objet d'un rite consécatoire particulier.

Une charge « *vivante* » devait lui être communiquée.

Cette opération importante portait le nom de : « *Rituel de l'Ouverture de la Bouche* » et nous est décrite en détail dans les papyrus funéraires (5).

On peut le schématiser comme suit :

1) *Purification* :

La statue à animer était d'abord purifiée par les quatre éléments : on la déposait sur un tertre de sable

(4) Il semble bien que l'Eglise ait, elle aussi, connaissance de cette loi : ne fait-elle pas déposer les saintes Espèces sur **des isolateurs de métal** : la patène, le calice ou l'ostensoir, d'or ou d'argent doré ?

(5) **Madame Weynants-Ronday** : *Les Statues vivantes*, Bruxelles, Edition de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth, 1926, pages 176 à 179.

Voir aussi **Moret** : *Le rituel du culte divin journalier en Egypte*, Paris, 1902, et **A. Erman** : *La Religion des Egyptiens*, Paris, Payot, 1937, p. 308.

bénit (élément-terre) ; on l'encensait longuement, on l'entourait d'un ardent nuage de fumigations odoriférantes (élément-feu et élément-air) ; enfin, on l'aspergeait d'eau bénite, extraite de quatre cruches liturgiques (élément-eau).

2) Vitalisation :

L'un des quatre officiants procédait alors à l'ouverture de la bouche et des yeux de la statue, au moyen de son petit doigt et d'instruments rituels (herminettes). On présentait alors à la statue la patte de devant gauche et le cœur saignant d'un bœuf, fraîchement sacrifié : on approchait leurs effluves vitaux de ses lèvres ; on lui oignait enfin la bouche avec du beurre et on l'humectait avec du lait.

3) Charge finale :

On procédait alors à la très importante opération de l'Imposition des mains à la statue : au moyen de « passes de vie », l'officiant lui donnait une animation astrale (6).

(6) Cf. **Maspero** : Le Rituel du Sacrifice funéraire, dans : Etudes de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes, Tome I, dans : Bibl. Egypt. Tome I, Paris, 1893, p. 308. — **L'imposition des mains**, figurée sur de nombreux bas-reliefs égyptiens, est le procédé classique de la transmission des pouvoirs spirituels. Lors de leur captivité en Egypte, les Hébreux l'apprirent de leurs oppresseurs et le Mosaïsme le transmit au Christianisme. L'Eglise l'emploie quotidiennement (Cf. **Dictionnaire de Théologie Catholique**, au mot : Imposition des mains). C'est par elle que le Christ guérissait les malades et opérait ses miracles (Cf. **Marc** : I, 31 ; I, 4 ; VI, 5 ; VII, 31-38 ; **Math.** IX, 1 ; IX, 29 ; **Luc**, IV, 40 ; XIII, 13, etc.). Les Apôtres firent de même (**Ep. Jacq.** V, 14). Dans l'Eglise primitive, l'imposition des mains suffisait pour rendre valide l'ordination sacerdotale : l'onction n'était pas obligatoire. Elle se retrouve enfin dans l'emploi journalier de tous les sacrements : notamment dans le baptême, où le prêtre impose les mains au jeune enfant ; et dans l'ordre, où l'évêque impose les mains au nouveau prêtre, pendant que les assistants tendent vers lui leur main droite.

(Cf. **Liber Sacramentorum**, de **Mgr Schuster**).

On terminait le rite par la toilette du Dieu : on fardait la statue, on lui faisait certaines onctions ; on l'habillait de quatre robes colorées et on l'encensait.

Cette liturgie s'accompagnait de récitation sacrées, indispensables à la réussite de l'opération. Car le Verbe avait, pour l'Egyptien, une influence magique, une souveraine efficacité, un pouvoir créateur considérable.

« Le rite, chez les Egyptiens, dit le Professeur Cumont (7) a une valeur bien supérieure à celle que nous lui attribuons de nos jours. Il a une force opérante par lui-même et quelles que soient les intentions du célébrant. L'efficacité de la prière ne dépend pas des dispositions intimes du fidèle, mais de l'exactitude des mots, du geste et de l'intonation... Les paroles sacrées sont une incantation, qui oblige les puissances supérieures à obéir à l'officiant, quel que soit le but poursuivi par celui-ci... Dans les consécration, l'appel du prêtre les forçait à venir *animer* leurs statues et sa voix *créait ainsi des divinités* comme aux origines la voix toute puissante de Thot avait créé le monde ».

Il signale aussi que « si une divinité est invoquée suivant les formes exactes, elle est *contrainte* d'agir, surtout si l'on sait prononcer son véritable nom ».

Plutarque a, de son côté, rappelé la même théorie car dans une de ses « *Questions Romaines* » (8) il révèle que les Romains avaient une divinité spécialement tutélaire et protectrice, dont il était interdit de prononcer le nom. Un certain **Valerius Soranus** périt misérablement pour l'avoir imprudemment énoncée.

(7) Dans : Les religions orientales dans le paganisme romain, Paris, E. Leroux, 1909, pages 139-140. Cf. aussi : **Charles Michel** : Note sur un passage de **Jamblique**, Mélanges Louis Havet, Paris, Hachette, 1909, pp. 279-287.

(8) **Quaest. Rom.** n° 61.

IV. — *Interprétation de ces rites :*

L'étude attentive de cette liturgie nous amène à formuler trois hypothèses distinctes, pour expliquer cette *osirisation* de la statue (9).

Où donc le prêtre puisait-il la force nécessaire à l'accomplissement de cette importante réalisation magique ?

1°) Était-ce en lui-même ? Perdait-il en ce moment une parcelle de sa propre vitalité afin de la communiquer à la statue, de même qu'un corps chargé d'électricité perd une partie de sa charge lorsqu'on le relie à un autre corps ayant un potentiel inférieur au sien ?

En ce cas la charge du Dieu se produisait aux dépens de l'opérateur, à la suite d'un libre don de ce dernier, comme le fait par ailleurs un procréateur, qui, pour générer la vie en dehors de lui, y consacre volontairement sa propre substance.

2°) Ou bien l'officiant se contente-t-il de *projeter* sur la statue, par l'effet d'une simple *induction* d'ordre magique, un reflet astral de sa tension volitive ?

En ce cas, il ne perdait rien de lui-même, au profit du Dieu, pas plus qu'un homme ne perd de sa force lorsqu'il projette sa fidèle image dans un miroir devant lequel il se *place*.

3°) Ou enfin, sans rien perdre de sa vitalité personnelle et sans radier au dehors une charge inductive, l'opérateur faisait-il, par le précieux effet d'une sainte liturgie, *descendre sur la statue un rayon céleste* car, en

(9) Cf. Pythagore et les Mystères, Paris, Niclaus, 1944, page 78.

chaque culte, un prêtre régulier, lien direct entre le Ciel et la terre, a le pouvoir de réaliser l'union entre ce qui est En-Haut et ce qui est en-bas ?

Il semble bien que ce soit cette troisième hypothèse qui soit la plus conforme à la Tradition ésotérique de tous les temps.

V. — *Les effets de ces rites :*

Tentons maintenant de préciser les effets divers de ces rites.

Pourquoi animer les statues des Dieux et utiliser des statues vivantes ?

Nous l'avons vu plus haut : c'était d'abord, pour *faire descendre les Dieux dans leurs Temples*, afin qu'ils y reçoivent les hommages des fidèles et y exaucent leurs prières. En certains sanctuaires, le Dieu permettait aux malades de dormir devant sa statue et, en rêve, il leur apparaissait et leur prescrivait des remèdes utiles (10).

C'était ensuite pour donner à certains symboles une *charge effective*, susceptible de repousser ou de dissoudre toute influence maléfique. De là, la multiplicité des talismans et des pantacles, si courants dans la vie religieuse égyptienne (11).

C'était enfin pour *induire* dans les initiés une *clairvoyance* particulière. La présence des statues vivantes avait sur eux un effet extraordinaire.

(10) Notamment dans le culte d'*Imouthès*, appelé par les Grecs *Asclépios*. Cf. l'histoire d'une guérison par un songe dans le Papyrus d'Oxyrhynque, XI, 1381, ligne 200.

(11) Cf. *A. Erman* : Op. cit. pp. 322, seq. — Cf. *Marquès-Rivière* : Amulettes, talismans et pantacles, Paris, Payot, 1938, pp. 74 seq.

Suidas nous a donné un exemple célèbre de cette illumination des fidèles par la présence toute proche d'une statue animée. Il nous rapporte qu'un des derniers initiés de la terre d'Égypte, le sage *Héraiskos*, pouvait percevoir, dès le premier regard posé sur une statue divine, si le Dieu en avait été animé au non. « A la vue d'une statue vitalisée, dit le lexicographe, son cœur était touché, son âme et son corps entraient en transe, comme s'il était inspiré par le Dieu... » (12).

De nos jours encore, n'existe-t-il pas un grand nombre de saintes moniales, qui, d'un simple regard jeté sur une hostie, peuvent déceler sur-le-champ si elle est ou non consacrée ? (13).

Mais la définition de Plutarque semble encore attribuer aux statues animées une autre qualité. Il y fait allusion à un souffle *prophétique*.

Un passage bien connu d'un des livres d'*Hermès*, *Trismégiste*, nous apporte sur ce point particulier des précisions intéressantes. Il s'agit d'un dialogue de l'*Asclépios* (14) où *Hermès* parle des statues vivantes en ces termes et complète ainsi le texte liminaire de ce chapitre :

Hermès. — « ... les statues *animées*, pleines de sentiment et d'aspiration, qui font tant et de si grandes choses ; les statues *prophétiques*, qui *prédisent l'avenir par les songes et toutes sortes d'autres voies* ; qui nous frappent de maladies ou guérissent nos douleurs selon nos mérites... » (Trad. Louis Ménard) (15).

(12) *Suidas* : au mot : *Héraiskos*.

(13) C'est le cas des grandes saintes de l'Eglise : Sainte Thérèse, Sainte Catherine de Sienna, etc.

(14) Chapitre IX.

(15) Paris, Perrin, 1910, page 136.

Elles développent en certains adeptes une double vue étonnante, leur permettant de voir les événements du futur, de détecter les choses à venir. Ces révélations ont lieu soit par le canal des songes soit par d'autres voies : l'inspiration, l'intuition, la clairvoyance, le délire extatique.

Elles peuvent aussi soulager ou guérir les malades ou même châtier les méchants, les imprudents, les indiscrets (16).

Nous comprenons dès lors l'appréciation de Plutarque et sa révérence pour les saintes images des Dieux.

Car de tout temps, le Ciel a visité la terre, une communion permanente a relié la Divinité à ses prêtres et à ses adorateurs et certains objets consacrés ont reçu, par la vertu des rites, une vie éternelle (17).

Jamblique enseignera à son tour que l'initié peut s'élever par quatre degrés successifs à l'état de la perfection mystique. Pour se mettre en communication avec le Ciel, il lui faut préalablement avoir recours aux « *statues animées, qui rendent des oracles* » (18).

Et *Porphyre*, son maître, l'avait précédé en cette voie en légitimant l'emploi des statues divines, dans son *Traité* (hélas, perdu) sur : *Les Images des Dieux*, dont *Eusèbe* nous a consacré de précieux extraits (19) :

« Je parlerai aux initiés, dit-il. Loin d'ici, les profanes !... Je montrerai que c'est à une inspiration de la Sagesse divine que les hommes doivent l'idée de

(16) Cf. II. *Samuel*, 6-7 ; cf. aussi : *Maspéro* : Le Double et les statues prophétiques, dans : *Etudes de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, tome I, Paris, 1893, pp. 82-84.

(17) Aussi appelait-on les statues animées : « *Acizôos* », c'est-à-dire « toujours vivantes, vivant éternellement ».

(18) *Bouché-Leclercq* : Histoire de la divination dans l'Antiquité, t. I, préf. p. 87.

(19) *Eusèbe* : *Prép. Evangél.*, III, ch. 6-7.

« représenter Dieu et sa puissance, par des images sensibles, et en rapport avec ses organes ; de donner une « forme visible à ce qui est invisible de sa nature ; mais « ces images sont seulement pour l'usage de *ceux qui* « *savent lire des choses divines dans les statues comme* « *dans les livres*. Car ce n'est qu'aux yeux des ignorants « qu'une idole n'est que du bois ou de la pierre (20) et « je ne m'en étonne pas : c'est comme les gens grossiers « qui ne voient dans une colonne qu'un ensemble de « pierres ; dans les tablettes, que la substance du bois ; « dans un livre, que son tissu de papier »...

Et il conclut en ces termes : « Les Dieux ne se sont « pas contentés de révéler la manière dont ils se gouvernent et leurs autres habitudes : ils ont encore appris « aux hommes quelles sont les choses qui leur sont « agréables et celles qui les soumettent aux lois de la « nécessité : quelles offrandes ils veulent qu'on leur présente ; quels jours il faut tenir pour néfastes : *quelle* « *forme on doit donner à leurs statues* ; sous quelle « figure ils apparaissent eux-mêmes ; quels lieux ils « habitent, en un mot, il n'y a pas un seul de ces rites « qui s'observent dans le culte qu'ils n'aient pas révélé « eux-mêmes » (21).

Les statues divines n'étaient pas seulement imposées aux fidèles par une volonté céleste. Elles n'étaient pas seulement l'ornement des temples grecs : elle en étaient l'âme. « On les parait, on les vénérât, on les usait à force de baisers » (22).

Parfois même le souffle qui les remplissait se traduisait par des phénomènes de lévitation : *Lucien* décrit semblables prodiges dans son curieux *Traité sur : La*

(20) Il ne parle pas de métal.

(21) *Eusèbe* : *Prép. Evangél.* IV, ch. 11.

(22) Cf. d'Isis et d'Osiris, 67 ; 71.

Déesse Syrienne : « Lorsque l'Apollon d'Hiérapolis veut « rendre des oracles, dit-il (23), il commence par vibrer « sur son piédestal. Aussitôt les prêtres l'enlèvent sur « leurs épaules et par ses impulsions il dirige leur « course ».

Et il expose que la statue recule pour désapprouver une entreprise, avance pour l'approuver, ce qui permet au grand-prêtre de recueillir sa volonté, après l'avoir interrogée à haute voix.

Chez les Grecs, les statues animées communiquaient leurs oracles par d'autres voies : elles inspiraient aux consultants des rêves prémonitoires ; elles influençaient la Pythie, dont la « *bouche délirante* » rendait sous l'influence du Dieu, dont elle était l'organe et la voix, les réponses attendues. Notons en passant que la prêtresse en état de transe était *isolée* du sol par un trépied d'or.

Il serait téméraire de croire que les statues divines aient uniquement servi à éclairer les fidèles sur des événements à venir : en réalité, on les consultait en de multiples occasions ; les particuliers leur demandaient conseil, en toute matière ; les cités et les Etats leurs soumettaient leurs différends et leurs projets d'expansion et de colonisation. Les oracles grecs eurent ainsi sur l'histoire de la Hellade une influence considérable.

On conçoit dès lors avec quelle ferveur Plutarque, Grand-Prêtre du Temple de Delphes, ait pratiqué journellement les rites traditionnels de sa charge, avec quel enthousiasme il ait défendu les oracles contre les attaques des épicuriens et des stoïciens ; avec quel respect il ait interrogé les statues divines ; n'étaient-elles pas le souffle même des Dieux ?

(23) Ch. 36.

CHAPITRE III

LA COSMOSOPHIE D'ERYTHREE

- I. — Le mystérieux Erythréen.
- II. — La Cosmosophie secrète.
- III. — Origine de cette tradition.
- IV. — Les balbutiements de la science moderne.
- V. — Le retour de la « Grande Année ».



I. — *Le mystérieux Erythréen.*

Dans son singulier traité intitulé : *De Defectu Oraculorum* (*Pourquoi les oracles ont cessé*), Plutarque nous rapporte les curieux propos de *Cléombrote le Lacédémonien*, qui passa la mer pour aller, sur les bords de la Mer Rouge, consulter un être extraordinaire, instructeur des hommes et initiateur des sages.

En voici le signalement : « Pour atteindre cet homme, dit Cléombrote, j'ai dû errer longtemps et payer fort cher les indications qui me permirent de le trouver. C'est sur les bords de la Mer Rouge qu'il se laisse voir à ses semblables et cela n'arrive qu'une seule fois dans l'année.

« Le reste du temps, il le passe, à ce qu'il affirme, en compagnie de Nymphes nomades et de Génies.

« J'eus bien de la peine à le trouver mais l'accueil qu'il me réserva fut rempli de bienveillance.

« C'est le plus bel homme que j'aie jamais rencontré. Il a toujours vécu exempt de toute maladie. il n'éprouve le besoin de manger qu'une seule fois par mois et sa nourriture consiste en une certaine plante médicinale fort amère, dont il mange le fruit. Il parle plusieurs langues mais la plus grande part de l'entrevue, il s'exprima en dialecte dorien.

« Sa parole avait la douceur de la musique. Pendant qu'il me parlait, l'espace était embaumé d'une odeur déli-

cieuse : c'est de sa bouche que s'exhalait ce très doux parfum.

« D'autres études et d'autres sciences l'absorbent constamment, mais il y a chaque année un jour où il ressent l'inspiration du souffle prophétique. Il se rend alors sur les bords de la Mer Rouge pour y annoncer les événements du futur. Beaucoup de gens puissants et des secrétaires de rois viennent le consulter et se retirent ensuite » (1).

Tel serait le merveilleux Génie, qui, au temps de Plutarque, apportait à l'humanité, déjà anxieuse de son destin, des révélations insoupçonnées.

Interrogeons-le à notre tour.

II. — *La Cosmologie secrète.*

La principale révélation de l'Instructeur africain avait trait au secret de l'Univers sensible.

« Voici, dit Cléombrote, comment il s'exprima : « Le nombre des mondes *n'est pas infini*. Il n'y en a précisément ni un seul ni cinq ; *mais bien cent quatre-vingt trois*, qui sont disposés en triangle, à raison de 60 par côté, chacun des trois mondes restants occupant un des angles.

« Ils se touchent les uns les autres et, dans leur évolution, ils forment une espèce de danse.

« La surface intérieure du triangle est le foyer commun de tous ces mondes et s'appelle : *Le Champ de la Vérité*.

(1) De Defectu oraculorum, ch. 21 et 22. **Cléombrote**, qui était fortuné, voyageait, non pour commercer mais pour s'instruire en philosophie et dans la science des Dieux ; il visita notamment le sanctuaire d'Ammon et pénétra chez les Troglodytes. (*Id.* ch. 2, p. 410).

« C'est là qu'existent les principes, les types, les formes immuables *de ce qui a été, et de ce qui doit être*.

« A l'entour de ces types, il y a *l'éternité* et de cette éternité découle, comme un flot, le temps, qui circule au travers de tous les mondes.

« La vue et la contemplation de ce magnifique ensemble est accordée *une fois tous les dix mille ans* aux âmes des mortels, s'ils ont vécu vertueusement en ce monde. Et les Mystères les meilleurs qui sont célébrés ici-bas ne sont que comme un reflet de ce spectacle, de cette initiation.

Enfin, l'Erythréen rappelait que « c'est pour parvenir à la vue de ces beautés que l'on s'occupe de philosophie, autrement toute peine est perdue ».

III. — *Origines de cette tradition.*

Où Plutarque a-t-il puisé le mythe original du grand Instructeur noir dont tant d'occultistes affirment ou perçoivent occasionnellement la réalité astrale ?

C'est une vieille tradition pythagoricienne, déjà défendue par *Pétron d'Himéra* — de la première génération des disciples qu'initia le Maître de Samos — qu'il y a en tout cent quatre-vingt trois mondes, ordonnés selon une admirable harmonie mathématique (2).

L'Erythréen y ajoute divers détails : cette révélation est soigneusement cachée aux hommes ; seuls, les sages, qui ont mené une vie irréprochable et qui se trouvent par le fait même affranchis de la nécessité des réincarna-

(2) **Guy Soury** : La Démonologie de Plutarque, Paris, Les Belles Lettres, 1942, pages 72-73. Cf. aussi **Platon, Phèdre**, 248 e : *tous les dix mille ans*, les âmes retrouvent leurs ailes et reprennent leurs places dans le chœur divin.

tions, peuvent, une fois *tous les dix mille ans*, percevoir en un seul instant cette suprême réalité, recevoir cette révélation unique. Toute l'harmonie, tout l'équilibre harmonieux du monde, qui ne leur étaient enseignés sur cette terre que par la voie du symbolisme initiatique et des formules mathématiques, leur étaient alors concrètement dévoilés par le miracle de la vision directe.

Et l'Erythréen ajoute que les Mystères religieux célébrés sur le globe terrestre ne donnent qu'un soupçon, qu'un reflet de cette immense et sublime communication, de cette vision extraordinaire où toutes les choses du Ciel et de la terre sont à la fois, où le visage divin apparaît dans son ampleur surhumaine, où le microcosme conscient se trouve face à face avec le prodigieux tableau, l'inoubliable spectacle du Macrocosme tout entier.

Oui, telle serait une des récompenses du Sage dans les îles des Bienheureux, il verra Dieu face à face, il contempera son œuvre dans le rayonnement et la splendeur de son intégrité.

Semblable promesse fut aussi popularisée par *Cicéron* dans son célèbre *Songe de Scipion*, où il fit raconter à *Scipion Emilien* un rêve prémonitoire qu'il eut en Afrique, pendant son séjour chez le roi numide Massinissa, allié des Romains, au début de la troisième guerre punique. En ce songe étrange, il vit son grand-père adoptif, le célèbre *Scipion l'Africain*, lui apparaître dans toute la manifestation de son génie et lui prédire sa gloire future et sa mort prochaine.

Il y apprend que son père Paul-Emile l'a précédé au séjour des justes.

— « Comment, mon père serait vivant ? s'écrie Scipion.

— « Oui, sans doute, répond la vision, car ceux-là seuls sont vivants, qui, délivrés des liens du corps s'en sont sauvés comme d'une prison. Car ce que vous autres appelez vivre, c'est en réalité être mort »...

Et Paul-Emile apparaît à son tour à son fils, lui montre la splendeur des astres, lui fait percevoir l'harmonie céleste, que connaissait déjà Pythagore, et lui confirme que tel est bien le séjour des âmes bienheureuses (3).

L'Erythréen termine son discours par un conseil pratique : seule, *l'étude de la philosophie* peut préparer l'homme à la connaissance de la Vérité, à la promesse d'éternité, à la révélation posthume des beautés de l'œuvre divine. Sinon, précise-t-il, tous ses efforts sont vains, toutes ses peines sont des efforts stériles, sa vie perd à la fois sa grandeur et son sens véritable.

« *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé* », disait Paracelse, à ses élèves dans les sciences thaumaturgiques. Le Sage d'Erythrée fait entendre la même voix ; le philosophe est déjà au seuil du temple ; l'étude des causes premières le porte naturellement à la découverte de ses fins dernières. Il touche de ses mains le voile du sanctuaire.

Dieu est pour lui la lampe d'or qui est derrière.

IV. — *Les balbutiements de la science moderne.*

La vieille théorie ésotérique d'un univers *fini*, que le mystérieux Erythréen nous rappelle, vient d'être reprise par les représentants les plus qualifiés de l'astrophysique moderne.

(3) **Cicéron** : *Somnium Scipionis*, ch. 2 ; 4 ; 8 ; 13.

Il est curieux de constater, écrivait déjà *Matila Ghyka*, en 1931 (4), que le même Cosmos sphérique (5) limité des Pythagoriciens a reparu comme *hypothèse* d'abord, conséquence possible de la « *courbure* » de notre monde non-euclidien à quatre dimensions, puis comme *probabilité* basée sur un commencement de *preuve expérimentale* : le déplacement vers le rouge du spectre des rayons lumineux, venant des nébuleuses spirales les plus éloignées, des rayons ayant fait le tour du monde (6).

Eddington confirme ainsi Pythagore.

V. — *Le retour de la « Grande Année ».*

L'Erythréen fait comprendre qu'il est partisan de la célèbre théorie de la *Grande Année*, qui était un des secrets les plus curieux du Pythagorisme.

Cette doctrine nous a été conservée par une frappante citation d'*Eudème*, disciple d'Aristote (7).

— « S'il faut en croire les Pythagoriciens, disait-il à ses élèves, un jour, le bâton à la main, je causerai à nouveau avec vous, qui serez assis de nouveau devant moi, tout comme maintenant, et il sera ainsi de tout le reste »...

Gomperz a très justement fait observer (8) l'importance de cette boutade.

« Combien nous devons être reconnaissants à l'excellent Eudème, écrit-il, d'avoir laissé échapper cette allusion dans le feu de son discours et combien aussi à ses zélés auditeurs d'en avoir pris note dans leurs cahiers

(4) Dans : *Le Nombre d'Or*, tome 2 : les rites, p. 119.

(5) Contenant le triangle des mondes.

(6) *Eddington* : *The nature of the Physical World*.

(7) *Frgt.* 51.

(8) *Penseurs de la Grèce*, tome 1, p. 175.

et de l'avoir ainsi conservée à la postérité. Le délicieux tableau surgit vivement à nos yeux : le chef de l'école, sur son siège de marbre, est de bonne humeur et sourit, en jouant avec l'insigne de sa dignité ; devant lui, ses disciples, en longues rangées, l'écoutent, à moitié décontenancés, à moitié amusés... Nous pouvons affirmer tout de suite que cette pensée fait le plus grand honneur aux Pythagoriciens. Dans ces quelques mots, gros de sens, ils ne proclament rien moins que le règne absolu d'une loi universelle. Il s'agit en effet d'une conséquence, tirée avec une parfaite rigueur scientifique de la reconnaissance de ce règne, combinée avec la croyance à un cycle universel. Nous avons déjà rencontré cette croyance chez Anaximandre et chez Héraclite ».

Et il ajoute : « En faveur de cette possibilité, parlait en première ligne le spectacle sans cesse renouvelé de la vie végétale, qui meurt et renaît, puis le cycle des transformations de la matière... Le sort des âmes (qu'on les fit séjourner sous forme d'ombres dans l'Hadès ou qu'on se les figurât transportées au séjour des bienheureux) devait sans doute paraître une exception à cette règle universelle de la vie ; mais la théorie de la transmigration, qui trouvait certainement un sérieux appui dans cette analogie générale, était bien faite pour rétablir l'harmonie. En outre, le cycle des saisons, le retour régulier des astres brillant dans le ciel, qui commandent la vie des hommes et qui à cause de cela étaient adorés comme des dieux, devaient être d'une importance déterminante... » (9).

Soyons reconnaissants à Plutarque de nous avoir rapporté le discours singulier de *Cléombrote*.

(9) *Gomperz* : *Penseurs de la Grèce*, tome I, p. 176.

Il porte en lui-même assez de richesses cachées pour nous inspirer de salutaires méditations.

Quel est le secret de notre monde ? Que représente l'homme dans l'immensité cosmique ? Pourra-t-il un jour en percevoir toute la grandeur ? L'étude philosophique est-elle une clé suffisante pour lui donner l'espoir brillant d'une aussi écrasante révélation ? La rigueur de certaines métempsychooses imposera-t-elle à beaucoup de mortels l'inquiétante expérience, la douloureuse expiation d'une Grande Année ?

Que de mystères en quelques lignes...

CHAPITRE IV

LES ARCANES DE L'HADES

- I. — Le problème de l'âme humaine.
- II. — Notre âme est de race solaire.
- III. — Notre âme accomplit aussi son Périple.
- IV. — Le passage par une première obscurité.
- V. — Le Destin des âmes dans la Lune : Jugement, Chute ou seconde Mort.

I. — *Le problème de l'âme humaine.*

Plutarque a accordé, en tous ses ouvrages, une place prépondérante au problème passionnant de l'âme humaine et de ses fins dernières.

Dans son traité consacré à la réfutation d'Epicure, il attaque avec force les philosophes matérialistes, qui enseignent que tout finit avec le corps, et qui s'opposent ainsi au Platonisme.

« Ce serait une cruauté, dit Plutarque, de supprimer
« ces croyances (spiritualistes) qui consolent les vivants
« de la perte de leurs proches et qui les rassurent sur
« leur propre avenir.

« C'est faire mourir deux fois les hommes que de leur
« répéter que le néant pèsera sur eux pour toute l'éternité... » (1).

Certes, c'est là une grande faute que d'enlever aux mortels toute espérance ; à leur vie, tout son sens ; à leur inquiétude, une légitime consolation.

Et, un peu plus loin, dans le même traité, Plutarque nous précise encore le problème de l'âme : « Il faut
« savoir, dit-il, que jamais aucun de ceux que passionne
« la Vérité et qui veulent savoir ce qu'il en est à ce
« sujet, n'a été complètement satisfait ici-bas.

(1) Qu'on ne peut vivre agréablement en suivant Epicure, ch. 26-27, p. 1104.

« Le corps n'est-il pas une sorte de brouillard ou de « nuage qui mouille et qui altère la raison ? »

Il y a autre chose que le paysage humain et que les épreuves terrestres. Et il ajoute : « Comme l'oiseau, les « sages regardent *vers le haut* ; il leur semble qu'ils vont « s'envoler hors de leur corps vers une vaste région lumineuse, donnant à leur âme un rapide essor, loin des « choses mortelles et la philosophie leur servant de préparation à la mort.

« Ceux-là regardent la fin de la vie comme un bien « important et vraiment parfait. Car ils pensent qu'*alors l'âme vivra de sa vie véritable* alors qu'aujourd'hui, « elle sommeille et ne ressent que des impressions semblables à celles que nous apportent les rêves... » (2).

Tel est donc le grand, le pathétique problème, auquel nul mortel n'échappera et qu'il doit tenter de résoudre alors qu'il en est temps encore.

Mais gardons-nous des solutions trop simples ou des définitions trop générales.

Il est assurément fort facile de définir l'homme : un être raisonnable, formé d'un corps mortel et d'une âme immortelle.

Mais à quelles obscurités l'on se heurte dès qu'on veut approfondir ces notions et en préciser les caractères et les limites !

Que dire dès qu'on aborde les arcanes de l'âme !... Et, pourtant, il s'agit là de *l'essentiel*, de la plus haute manifestation de la vie et de la conscience, de tout ce qui doit donner un sens à l'existence.

Plutarque s'est penché, avant nous, sur ces questions.

(2) *Id.* : ch. 28, p. 1105, c.-d.

Philosophe et Grand-Prêtre, il en a trouvé et rappelé les secrets véritables et, lié par le serment qui ferme les lèvres à l'initié, il a déguisé ses instructions les plus confidentielles, sous le voile du mythe religieux.

Il a imité son maître intellectuel, *Platon*, qui révéla sous cette forme de précieux secrets initiatiques (3).

C'est par la voie du *Symbolisme* que de grandes vérités sont enseignées aux hommes : « Le mythe, dit Plutarque (4), est une image brisée de la vérité comme « l'arc-en-ciel est le reflet de la lumière du soleil, dont « les rayons se réfractent dans la nue. Mais de ce miroir « brisé, on peut rassembler et rapprocher les morceaux « et ainsi le reconstituer... » (4).

Les symboles ont en effet le caractère de la plus évidente *universalité* : ils enseignent partout et toujours la même leçon ; et, ajoute Plutarque : « les uns, d'une signification plus obscure, les autres, d'un sens plus clair, « conduisent tous également la pensée de l'homme vers « les choses divines » (5).

Grâce à trois Traités précieux, Plutarque nous a donné sur ces grands problèmes des réponses précises. Interrogeons-le et nous pourrons, au moyen de ses réponses, constituer comme un « *Catéchisme de l'Initié* ».

II. — Notre âme est de race solaire.

Telle est la première révélation que nous apporte Plutarque.

(3) Sur le sort de l'âme après la mort, cf. notamment : *Le Gorgias* (523-525), le *Phédon* (107 à 114) ; *Phèdre* (259 b ; 249 a ; 259 b) et la *République*, livre 10 (614-621).

(4) De la lecture des poètes : Ch. X, p. 28, e.

(5) D'isis et d'Osiris, ch. 67, p. 378, a.

Notre âme *préexistait* en effet à notre corps physique, qui n'est que son enveloppe momentanée, son vêtement occasionnel, sa prison passagère.

Elle existe de toute antiquité, elle est donc antérieure à son corps physique (6).

Toutes les âmes sont au surplus pareilles mais en s'incarnant dans des corps différents, elles réagiront différemment aux vicissitudes du monde et connaîtront dès lors des destins divergents (7).

Leur nombre est invariable et elles feront un voyage continuuel entre le Ciel et la terre.

Leur destin est semblable à celui des gouttes de pluie. Elles sont toutes au haut du ciel mais elles tombent sur la terre et y connaissent des sorts divers : les unes entrent en terre, s'y purifient, ressortent dans l'eau froide et limpide des sources, atteignent l'océan, et une fois portées à la crête des vagues, sont aspirées par le Soleil et remontent au ciel, leur patrie originaire. D'autres sont captées par les hommes et aussitôt mises dans un récipient qui les emprisonne un certain temps ; ou bien sont rapidement libérées par l'opération de l'ébullition. Mais toutes terminent tôt ou tard leur voyage terrestre, réintègrent leur demeure céleste, puis recommencent à nouveau leur douloureux périple.

Ce sont toujours les mêmes gouttes d'eau qui vont et qui viennent : car rien ne se crée et rien ne se perd dans la Nature.

Dans notre monde sublunaire, c'est le Soleil, image vivante de la Divinité, qui joue le rôle essentiel de grand *semeur des âmes*.

(6) **Platon** : *Timée* : 34, c ; *Des Lois*, X, 891 à 896 c.

(7) **Platon** : *Timée*, 42 b.

Il les envoie sur la terre, où elles s'incarnent à l'occasion des générations.

Mais il faut cependant préciser ici un détail : ce n'est que la partie la plus élevée de l'âme, l'esprit, le *NOUS*, qui est ainsi d'origine solaire, qui est immortel par son essence et qui, sorti du Soleil, devra un jour le réintégrer (8).

Cette descente a lieu par le canal des rayons solaires.

Ceux-ci se projettent sur la lune et celle-ci les renvoie sur la terre.

Ce passage par la lune est indispensable : car le *NOUS* ou corps mental doit y recevoir une enveloppe astrale, la *PSYCHE*, sorte de double éthéré, doué de sensibilité et de mobilité, qui formera avec lui et avec le corps de chair ou *SOMA* l'entière personnalité de l'homme.

Et Plutarque nous renseigne intimement sur cette *Triplicité de l'homme* : le Soleil, la Lune et la Terre sont donc nos constituants réels : (9).

Le Soleil nous donne le *Nous*, qui assure à l'homme son intelligence et sa raison.

La Lune lui donne la *Psyché*, siège de la sensibilité.

La Terre lui fournit seulement son support matériel, le *Sôma*.

Tel est l'homme : une *Trinité* : un esprit, servi par une sensibilité mouvante et emprisonné dans le corps ; une âme, douée de jugement, servie par une perceptivité toujours en éveil, enfermée dans le tombeau du corps.

Seul le *Nous* est immortel.

(8) Du visage qui apparaît sur la lune, ch. 28, p. 943 a.
Du Démon de Socrate, ch. 22, p. 591, e-f.

(9) Idem. — Cf. aussi **Julien** : *Or.* V, 172, c.

Il survivra à la première mort qui est celle du corps et à la seconde mort qui est celle de la Psyché, et qui est postérieure à la première (10).

Par le feu de notre esprit, nous sommes en permanence reliés au Feu céleste, à l'immortelle harmonie des sphères.

On comprend dès lors les vieilles tablettes orphiques de *Pétilia*, *Thurium* et *Eleutherna*, qui rappelaient, sur les cadavres des initiés, que leurs possesseurs étaient « eux aussi de race céleste » (11).

III. — Notre âme accomplit aussi son Périple.

Une seconde vérité qui nous est enseignée par Plutarque, est que notre âme, doit comme la goutte d'eau, accomplir un Périple obligatoire. Aucune fantaisie ne lui est permise dans ce grand voyage, qui pour certaines âmes imparfaites est, au surplus, périodique.

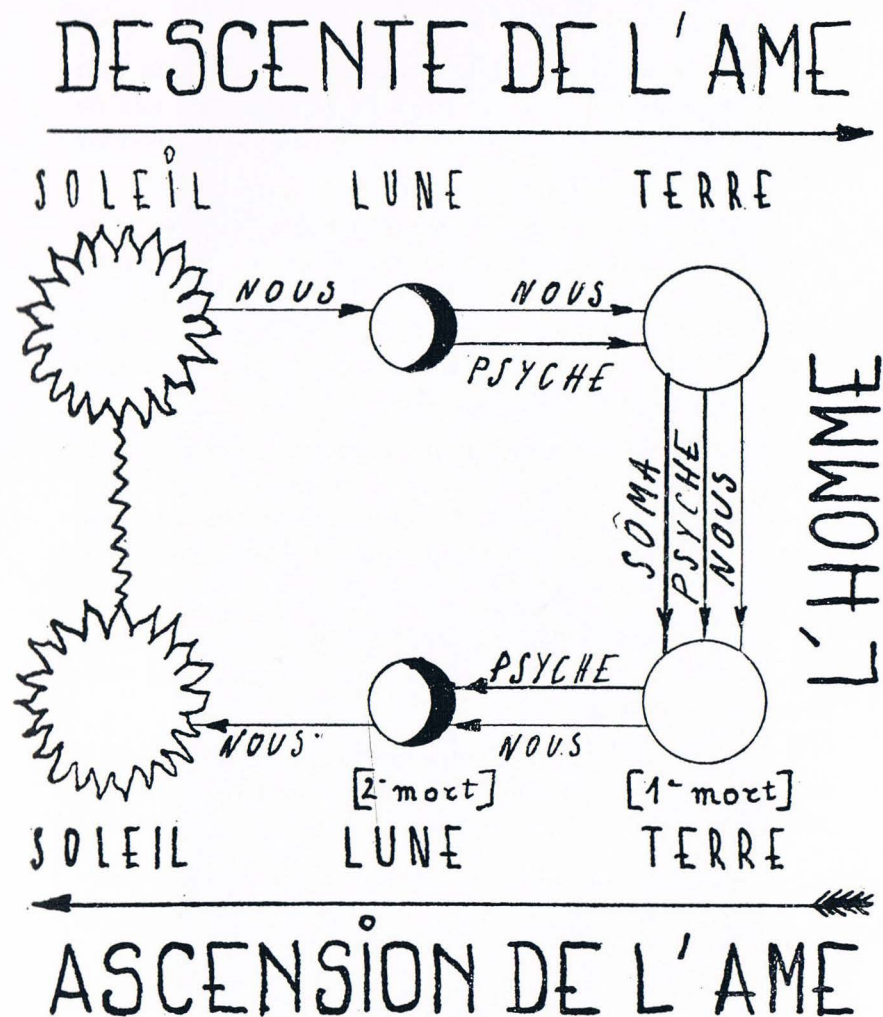
Une fois tombée du Soleil sur la Lune, revêtue par celle-ci d'un véhicule éthéré lui servant de vêtement sensible (c'est ce char léger qui s'exteriorise dans nos rêves), incarnée dans une matrice humaine, elle lie son destin à un corps matériel.

Le professeur de Plutarque, Ammonius, lut certes à ses élèves le fameux passage du *Cratyle*, où Platon faisait allusion à cet exil : « Quelques-uns disent que le « corps (*Sôma*) est un tombeau (*Séma*) pour l'âme, qui « y est, pour ainsi dire, ensevelie, dans le temps présent.

« Des Orphiques ont appliqué cette image au corps « parce que l'âme y expie les fautes qu'elle a commises.

(10) Comparons cette tradition à celle d'Aristote, qui enseigne qu'à la mort, l'intellect agent, qui est immortel, exempt de passion, survit au corps périssable, alors que l'intellect passif est périssable comme le corps. (De Anima, III, 5 ; Métaphys. 1070 a).

(11) Kaibel, Inscript. graec. Siciliae et Italiae : 641.



« Le corps est donc pour elle une enceinte, où elle est
« gardée comme dans une prison, jusqu'au jour où elle
« aura payé sa dette... » (12).

Mais pendant ce séjour dans un corps, l'âme doit
éviter de s'assoupir sous le poids de la matière ; elle ne
doit pas oublier son origine céleste. Elle doit se souvenir
des beautés perdues.

Et Plutarque de nous rappeler l'obligation pour le
Sage de conserver en lui et de développer sa spiritualité,
de peur de se voir fermer toutes les portes de l'âme :
« Troublés par les émotions de la vie, étourdis par le
« tumulte des passions, la plupart des hommes demeurent
« sourds au langage des Dieux.

« Ceux-là seuls peuvent le percevoir et le comprendre,
dont l'âme, mêlée aussi peu que possible aux
« misères du corps, est restée pure et dont l'intelligence,
« grâce à cette pureté, a acquis une finesse et une spiritualité
« merveilleuses... » (13).

Puis, la vie se déroule, avec ses joies et ses peines,
ses lumières et ses ombres, tissée alternativement de bonheurs
et d'épreuves.

Un jour cependant, l'heure sonne de la délivrance :
c'est le moment solennel, où la personnalité humaine se
dissocie.

Plutarque nous narre son sort : le corps, fourni par
la terre, retourne à la terre : *Souviens-toi, tu n'es que
poussière, dira l'Écriture...*

Le Nous, l'esprit, entouré de son vêtement subtil, la
Psyché, remonte alors vers le Soleil, en passant par la
Lune, où il devra restituer son char lumineux et sensible.

(12) Cratyle : 400-c.

(13) Du Démon de Socrate, ch. 20, p. 588, e ; 589 D.



Une seconde après la mort...

Plutarque nous a décrit ce départ de l'âme : dans le mythe consacré à *Thespésios de Soles*, il précise que « son âme sortit de son corps ; il eut la sensation d'un pilote, précipité de son navire dans l'abîme de la mer ». Il « respira entièrement et son âme s'était ouverte comme un œil unique » (14). Dans le mythe du *rêve de Timarque* (15), il sembla à ce dernier que les sutures de son crâne s'étaient disjointes et avaient donné passage à son âme, qui « délivrée d'une longue oppression, respirant « enfin pleinement, s'élança joyeuse et se dilata comme « une voile de navire ».

Quelle apparence a cette âme qui s'envole ? C'est, dit-il, comme une flamme, comme une bulle de feu, ayant en elle comme une forme humaine (15).

On peut ainsi les distinguer l'une de l'autre et l'on voit notamment Thespésios de Soles en appeler d'autres par leurs noms.

Détail particulier que nous donna déjà Platon : chaque âme apparaît *avec ses fautes terrestres* car elles ont laissé sur elle des *taches* et des *meurtrissures indélébiles*. Il ne faudra donc pas de « *confession de l'âme* » au moment de son jugement, aucun aveu n'est nécessaire, les péchés apparaissent à l'œil du juge céleste, de façon spontanée (16). D'autre part, certains vices infligent à l'âme une coloration spéciale (17).

(14) Des Délais dans la Justice divine, ch. 22.

(15) Du Démon de Socrate, ch. 22.

(16) **Platon** : Gorgias, 524 d-e. D'autre part, Thespésios voit l'âme de son père toute couverte de cicatrices. (*Des délais...* p. 566-e-f). Cf. aussi : **Républ.** p. 614-c-d : les âmes mauvaises sont marquées.

(17) Des délais. Ch. 26, p. 565 b) : le rouge indique les âmes violentes ; le brun, les âmes envieuses ; le gris bleuâtre, les âmes intempérantes ; la rouille, les âmes perfides, etc...

Ces âmes ne laissent pas d'ombre derrière elles car donner de l'ombre est le seul privilège des vivants, que la matière obscurcit encore (18).

Et si un voyant les observe, il remarquera que *leur œil ne cligne point*, c'est là un des secrets du Pythagorisme qui permet de vérifier si les visions perçues en rêve concernent des vivants ou des morts : l'œil des premiers est mobile, celui des seconds est fixe.

Toutes les âmes traversent l'air *en un éclair* « portées « sur les rayons de la lumière comme sur des ailes » (19).

Elles sont ainsi portées vers les îles des Bienheureux, qui sont le Soleil et la Lune (20).

Elles accomplissent ainsi à leur tour un *Périple* invariable.

L'on peut et l'on doit se demander en cet instant si l'âme ainsi envolée possède encore la mémoire des événements, dont la trame donna à sa vie sa personnalité ; Plutarque répond par l'affirmative : elle s'épanouit par sa libération, elle acquiert alors une entière puissance, une expansion plus grande. C'est là une vieille idée pythagoricienne (21).

Libérée de la prison du corps, de l'emprise de la matière, des limitations des sens, elle retrouve sa richesse première.

(18) Questions Grecques, N° 39, p. 300-c. Des délais... p. 564-c.

(19) Des délais... Id. (portées comme par des ailes par les rayons lumineux). (Trad. G. Méautis).

(20) C'est là une vieille tradition pythagoricienne (Cf. **Porphyre** : de l'Antre des Nymphes, 28 ; **Macrobie** : le songe de Scipion, I, 12, 3 ; **Philopon** : de aet, 290, 3), reprise par Plutarque : Du Démon de Socrate, 92 ; De la face qui apparaît sur la lune : 28 à 30).

Le catéchisme des Acousmatiques comportait cette question : Quelles sont les îles des Bienheureux ? et cette réponse : Le Soleil et la Lune. (**Delatte** : Etudes sur la littérature pythagoricienne, Paris-Champion, 1915, ch. IX).

(21) **Anonymus Photii** : De Vita Pythagorae, 5.

Il faut d'ailleurs qu'il en soit ainsi car si la thèse d'Aristote était vraie, s'il ne survivait à la mort physique qu'une âme privée de mémoire et de sensibilité, incapable de connaissance et de sentiment, s'il ne subsistait du naufrage de l'être humain qu'une sorte de principe supérieur, acte pur par son essence, devenu totalement étranger à sa dernière incarnation terrestre, comment concevoir un seul instant que le jugement de l'âme soit encore possible ? Or, ce jugement est inséparable de la justice divine et de l'harmonie universelle, il est exigé par l'ordre moral du monde, il est indispensable à la bonne ordonnance de tout ce qui existe. Sans sanction, il n'est pas de Justice et sans Justice, il n'est pas de Divinité.

Il serait impossible de juger une âme inconsciente, ayant perdu tout souvenir de son passé. Il faut au contraire qu'en ce moment suprême, elle ait devant elle tous ses actes et se rende compte de ses responsabilités, de sa culpabilité peut-être.

Le fait que Plutarque enseigne un jugement, comme l'on fait avant lui les Pythagoriciens et Platon, prouve que l'âme séparée n'a rien perdu ni de sa connaissance du monde ni de sa mémoire personnelle.

Tous les faits de télépathie et de clairvoyance, dont les Anciens sont si affirmativement les témoins quotidiens confirment encore cette vérité. Mais l'opinion singulière d'Aristote ne doit pas nous surprendre ; s'il s'est montré si décevant relativement aux problèmes de la vie posthume, il ne l'a pas été moins dans sa conception de l'Etre suprême : pour lui, Dieu meut le monde mais ne l'a pas créé car il est éternel comme lui ; il en demeure étrangement distinct ; il l'ignore systématiquement comme un objet demeuré étranger à sa pensée ; le

monde, les âmes, les hommes lui sont à toujours fermés et s'il a, implicitement produit l'ordre universel et l'harmonie du monde, c'est sans voir ce dernier, sans le connaître (22).

A l'opposé d'une conception aussi étroite, Plutarque enseigne que Dieu prend soin des hommes pendant leur vie et leur assure châtiments ou récompenses dans l'Autre.

Et lorsque dans son Traité sur les Délais de la Justice divine, il donne la parole à Olympiacos pour élever à ce sujet une objection timide, c'est pour avoir l'occasion d'affirmer énergiquement sa thèse spiritualiste : « Est-ce « parce que Dieu sait que les âmes périssent aussitôt « après la mort et se dissipent comme un nuage ou une « fumée, qu'il prescrit pour les morts un si grand nombre de sacrifices ? qu'il exige qu'on leur rende tant « d'honneurs funèbres et qu'il se joue ainsi de la crédulité des mortels ? Pour moi, je ne renoncerais jamais « à la doctrine de l'immortalité de l'âme, à moins qu'on « ne vienne, comme autrefois Hercule, enlever le trépied « de la Pythie et anéantir les Oracles »...

Et il complète son exposé comme suit :

« La vie a été pour l'âme un temps de combat. Ses « travaux une fois terminés, on lui décerne ce qu'elle « a mérité. Les honneurs ou les châtiments qu'elle reçoit « dans l'autre vie, lorsqu'elle a été séparée du corps, font « peu d'impression sur nous, qui les ignorons ou ne les « croyons pas ; mais les peines qui poursuivent les « enfants des coupables et s'attachent à leur race, étant « visibles et connues de tout le monde, elles effraient

« un grand nombre de méchants et les détournent du « crime »... (23).

Le Périple de l'âme est donc une obligation qui lui est imposée par sa nature spirituelle.

Il lui faut tout d'abord abandonner sa dépouille charnelle à la terre. C'est *la première mort* « celle qui supprime la première des trois substances qui composent l'être humain : le corps... Cette première mort s'accomplit dans le domaine de *Cérès*, c'est-à-dire *sur la terre* ; c'est pourquoi il y a une si étroite analogie entre les mots grecs qui signifient « mourir » et « initier » *teleutan* » et « *telein* ». Anciennement, les morts, en Attique, s'appelaient « les Céréaliens » : tel est l'enregistrement de Plutarque au chapitre XXVIII de son *De Facie* »...

Et le mystagogue de préciser que nous devons « *mourir d'une double mort* », que la première de celle-ci accomplie, il survit au corps « *les deux autres substances* » qui sont la *Psyché* et le *Nous* : l'âme sensible et l'intelligence. C'est ce double élément qui sera l'objet de la pérégrination posthume.

IV. — *Le passage par une première obscurité.*

Ah, certes, si toutes les âmes sont appelées à suivre le même chemin, pour aboutir, selon leurs vertus ou leurs fautes, à des sorts différents, après leur grande Pesée, toutes devront préalablement à celle-ci, subir un certain nombre d'épreuves et de vicissitudes astrales.

La première de celles-ci est une station prolongée dans une « *longue nuit* », un flottement éperdu dans une

(23) De Sera numinis vindicta. Ch. XVII et Ch. XVIII.

mer « *d'épaisses ténèbres* », une chute dans ce qu'Aristote appelle « *une impénétrable obscurité* » (24).

Est-ce là un symbole ? Ou bien s'agit-il d'une épreuve véritable ?

Si ce n'est qu'un symbole, il se rapporte simplement à un état mental de confusion et d'hésitation, qui suit immédiatement le dernier soupir. L'âme séparée, privée de ses moyens habituels de la connaissance : les sens, est toute désorientée de devoir s'adapter à un mode différent de percevoir ce qui l'entoure. Elle a conservé la mémoire de sa vie terrestre, c'est là une nécessité absolue si elle doit être jugée sur le contenu de celle-ci.

Elle ne dispose plus, dans ses nouvelles conditions d'existence, que de la *perception de rêve*, que lui assurait jadis sa *Psyché* lunaire, qu'elle extériorisait alors dans ses songes.

L'adaptation à son nouveau genre de vie n'est pas instantanée.

Beaucoup d'âmes demeurent reliées à leur corps physique par un lien sentimental extrêmement puissant et qui demande tout un temps pour se dissoudre.

Aucune envolée ne peut se faire avant la rupture de cette chaîne psycho-affective.

Si d'autre part, cette obscurité profonde n'est pas un mythe, si cette nuit singulière est autre chose que l'image d'une âme, momentanément éperdue, elle ne peut alors, selon Plutarque, que représenter le lieu mystérieux qui forme le rendez-vous suprême des âmes séparées : c'est le *Gouffre d'Hécate*, c'est le sombre abîme formé par le *Cône d'Ombre de la Terre*, qu'aucune lumière solaire

(24) Métaph. 1070 a, 25-26.

ne peut atteindre, et qui par ce fait se trouve privé de l'harmonie des sphères.

« Toute âme qui se sépare du corps, en vertu d'un décret du Destin, doit, selon l'enseignement de Plutarque (25), *errer un certain temps dans la région située entre la Terre et la Lune*.

Mais ce séjour passager dans les ténèbres projetées par notre globe dans le ciel, n'est pas éternel. Il vient un moment où la Lune, dans son mouvement circulaire autour de notre planète, *entre à son tour dans le cône d'ombre de la Terre* et y recueille les âmes qui y sont suspendues.

Il s'agit là d'un phénomène astronomique connu de tous et d'une régularité absolue, d'un passage périodique derrière la Terre, qui lui cache alors le Soleil.

Le séjour des âmes en cette nuit astrale varie d'ailleurs, d'une âme à l'autre.

Il peut durer fort longtemps, selon Plutarque, car dit-il dans le même chapitre, « la durée d'un tel séjour » n'est pas égale pour toutes. Pour les âmes injustes et « désordonnées, c'est un véritable exil, où elles subissent la peine de leurs injustices. Quant aux âmes vertueuses, elles n'y demeurent suspendues que le temps « nécessaire à leur purification, pour exhaler leurs miasmes comme ceux d'une atmosphère viciée ».

Dès son entrée dans le cône d'ombre de la Terre, la Lune n'accueille donc pas automatiquement toutes les âmes.

Certaines d'entre elles au lieu de se précipiter vers elle, sont, à sa vue, frappées d'une terreur superstitieuse.

(25) De Facie in Orbe Lunae, chapitre XXVIII.

« Elles s'effraient, dit Plutarque, dès qu'elles approchent de ce que l'on appelle le visage de la Lune, dont l'aspect les fait frissonner, et leur paraît terrible, sans que pourtant il en soit rien » (26).

Elles pressentent sans doute que le jugement particulier doit se passer dans cet astre et cette seule intuition les rejette dans les ténèbres. Toutes les âmes sont au surplus malheureuses dans le Cône d'ombre de la Terre et Plutarque symbolise leur douleur par l'image d'âmes hurlantes. « Elles crient dans l'ombre, dit-il, car dans cette ombre, elles ne perçoivent plus les sons de l'harmonie céleste » (27).

Mais les âmes impures se lamentent en vain et retombent dans le Gouffre d'Hécate pour une durée indéfinie.

On le voit, la paganisme connaissait aussi la catégorie des *âmes souffrantes* et décrivait en détail leur *Purgatoire*.

La Lune est donc le gardien, le filtre, le juge des âmes, avant leur ascension finale après ce qui s'appelle *la seconde mort*.

Plutarque réserve cependant aux âmes vertueuses un sort meilleur.

Si le passage par le Gouffre d'Hécate leur est également imposé, puisqu'il est le chemin de toutes les âmes, il est, pour elles, excessivement bref. La Lune les accueille en un endroit appelé : *les Prairies de Pluton* qui est encore séparé d'elle mais est formé par la partie la plus douce de l'air. Elles y goûtent une joie pure, celle des initiés, car elle est mêlée d'espérance. Elles y acquièrent des ailes astrales, qui les rendent semblables à un

(26) De Facie, ch. XXIX.

(27) Id. 944, a-b.

rayon de soleil. Elles s'envolent alors vers la Lune (28), sans devoir attendre son passage par le cône d'Ombre de la Terre.

V. — *Le destin des âmes dans la Lune : Jugement, Chute ou seconde mort.*

La Lune comporte, selon Plutarque, deux ouvertures : l'une appelée : les *Champs Elysées*, regarde le Soleil : c'est par elle que l'élancent dans l'éther radieux les âmes bienheureuses, après la seconde mort.

L'autre ouverture regarde la terre : elle porte le nom de « *Champ de Proserpine* ». C'est par ce conduit que les âmes destinées à la réincarnation retombent sur la terre (29).

La Lune joue donc un triple rôle.

En tant que *Lieu de Jugement*, elle fait procéder à la pesée des âmes.

En tant que *collaboratrice du Soleil*, elle libère les âmes justifiées de leur Psyché et renvoie leur « *Nous* », ou principe supérieur, au monde solaire, tandis qu'elle retourne vers la terre les âmes imparfaites et qui doivent subir à nouveau l'épreuve de l'existence physique.

Enfin, en tant que *collaboratrice de l'éternel Périple* des âmes, elle fournit aux âmes descendantes une Psyché sensitive, alors qu'elle la reprend aux âmes qui remontent pour leur ascension finale.

Son rôle dans la formation et la dissociation de la Trinité humaine est donc essentiel. Et Plutarque lui-même, comparant entre elles les opérations de chacun

(28) Id. ch. XXVIII.

(29) Id. ch. XXIX.

des trois astres dans ce drame posthume, de préciser comme suit leurs interventions respectives :

« La Terre ne donne rien. Elle ne fait que restituer, « après une mort ce qu'elle avait reçu pour opérer une « création.

« Le Soleil, de son côté, ne reçoit rien : il se borne « à reprendre le *Nous* (l'intelligence) qui venait de lui.

« Quant à la Lune, elle, au contraire, reçoit et donne. « Elle collabore à la composition comme à la dissolu- « tion. Dans le premier cas, on la nomme *Ilythie* ; dans « le second, *Artémis* (*Diane*) » (30).

Elle est donc l'intermédiaire obligé de chacune des incarnations comme de chacune des désincarnations.

On conçoit dès lors l'importance considérable qui lui est attribuée dans tous les cultes et dans toutes les doctrines ésotériques.

C'est en elle que se résolvent les psychés humaines comme les cadavres humains se dissolvent au sein de la terre.

C'est en elle aussi que s'opère la seconde mort : le *Nous* se sépare de la *psyché* dans la lune comme l'âme se sépare du corps sur la terre.

« C'est en elle, dit encore Plutarque, que se dissol- « vent les *psychés*, comme les corps humains le font « dans la fosse terrestre.

« Celles qui furent sages connaissent une dissolution « plus rapide car elles préférèrent ici-bas une existence « paisible et dégagée des affaires pour se vouer à la phi- « losophie. Car dès qu'elles se séparent de leur élément

(30) Id. ch. XXX.

« intelligent (le *Nous*), elles n'éprouvent plus d'affection
« quelconque et elles se décomposent aussitôt... Mais
« celles des ambitieux, des gens d'affaires, des passion-
« nés, des violents, conservent toujours, ainsi qu'en un
« sommeil, les souvenirs de leur vie, comme l'âme d'En-
« dymion. Leur instabilité et leur ardeur passionnelle les
« déplacent, les entraînent loin de la Lune, vers une nou-
« velle renaissance ».

En effet, le Soleil sèmera en elles ultérieurement de nouveaux *Nous* intellectuels et collaborera ainsi à la descente sur la terre de nouvelles âmes incarnées (*Nous*+*Psyché*+*Sôma*).

Cette seconde mort : la séparation du *Nous* de la *psyché*, est-elle pénible ?

Non, assure Plutarque : « Alors que Cérès détache
« avec violence l'âme du corps terrestre. Proserpine met
« au contraire du temps et de la douceur à séparer la
« *psyché* du *Nous* (qui est l'intelligence). Pour cela, on
« l'a appelée : « *Monogène* » (31).

Si tel est le destin des âmes dans la Lune, il est cependant nécessaire qu'avant cette seconde mort, ait lieu le jugement particulier.

Comment s'opère cette suprême entrevue de l'âme avec la Conscience cosmique, avec la rayonnante Intelligence divine ?

Avant Plutarque, Platon avait déjà donné des précisions sur ces moments pathétiques et redoutables.

Dans le *Gorgias*, Socrate commence en effet par dire à Calliclès qu'il va lui raconter, comme on dit, une belle histoire, qu'il prendra peut-être pour un conte, mais qu'il

(31) Id. ch. XXVIII.

tient cependant personnellement pour une histoire vraie.
« C'est comme *véritables*, dit le vieux Maître, que je te
« donne les choses dont je vais maintenant te parler »...
(32).

Et il raconte à son disciple qu'après la séparation de l'âme humaine et de son support terrestre, elle s'envole vers les îles des Bienheureux et comparaît obligatoirement devant ses juges. Malheur alors à celle qui sera noircie par ses fautes, souillée par ses crimes, lacérée par ses passions. Rien n'échappera à l'œil perçant du Juge infernal, devant lequel elle paraîtra toute nue... (33).

Que fait le juge souverain ?

«... Quand il voit un de ces hommes (puissants), il
« ne connaît ni son nom ni sa famille ; il ne sait rien
« de lui, sinon qu'il est un méchant : aussitôt qu'il s'en
« est assuré, il l'envoie au Tartare, avec un signe parti-
« culier, indiquant s'il le juge guérissable ou non. Là,
« le coupable subit la peine qui lui convient.

« Quelquefois, il voit une autre âme qu'il reconnaît
« comme ayant vécu saintement dans le commerce de
« la Vérité, âme d'un simple citoyen ou de tout autre,
« mais plus souvent, Calliclès, si je ne me trompe, âme
« d'un philosophe, qui ne s'est occupé que de son office
« propre et ne s'est pas dispersé dans une agitation sté-
« rile durant sa vie. Il en admire la beauté et l'envoie
« aux îles des Bienheureux... » (34).

Et Socrate d'insister encore sur l'importance de cette psychostasie : « Pour ma part, Calliclès, *j'ajoute foi à ces récits* et je m'applique à faire en sorte de pré-

(32) *Gorgias*, 523-a.

(33) Id. 523-e ; 524, d-e.

(34) Id. 526-b-c.

« senter au Juge une âme aussi saine que possible. Dédaigneux des honneurs chers à la plupart, je veux m'efforcer, par la recherche de la vérité, de me rendre aussi parfait que possible dans la vie et quand viendra l'heure de mourir, dans la mort. J'exhorte aussi tous les autres hommes, autant que je le puis, et je t'exhorte toi-même, Calliclès... à rechercher le prix de ce combat, le plus beau qui soit sur la terre »...

Et sachant que Calliclès est jeune encore, riche, présomptueux, incroyant, Socrate d'ajouter avec force : « Je songe avec indignation que lorsque tu paraîtras devant le fils d'Egine, pour être jugé, lorsqu'il te tiendra sous sa main, tu resteras bouche bée et la tête perdue, pareil là-bas à ce que je serais moi-même ici et qu'alors tu t'exposeras à te voir en pleine déchéance, souffleté et couvert d'outrages... » (35).

Dans un autre passage, également célèbre, Platon confirmait encore la réalité de ce jugement posthume. Narrant les aventures d'Er, fils d'Arménios, dans l'Hadès, Platon enseignait qu'il vit des juges siéger entre la terre et le ciel, vérifier les âmes, rendre leurs sentences et placer les justes à droite, sur la route du ciel et les injustes à gauche, sur la route qui mène aux châtiments (35).

Il spécifiait que toute faute était punie du *décuple* du mal causé, comme toute récompense était de dix fois le bienfait rendu (36).

Voyons maintenant ce que Plutarque nous enseigne sur ce jugement.

(35) Id. 526-d-e, 527, a.

(35) **Platon** : La République, livre X, 614-c.

(36) Idem : 615-b.

Il confirme entièrement les enseignements de Platon.

Les âmes comparaissent et sont jugées.

Celles qui doivent subir un châtiment redeviennent lumineuses et claires une fois que ce châtiment leur a été appliqué : toute trace de leurs fautes est alors effacée.

Certaines sont cependant incurables et elles devront rétrograder en des corps d'animaux et y subir l'affreuse épreuve de l'existence. Elles sont alors brusquement saisies du désir de la génération et elles tombent dans un gouffre immense, le Léthé, qui leur rappelle la vie charnelle et les alourdit d'une humidité particulière. Elles tombent aussitôt sur la terre.

Quant aux grands criminels, des supplices terribles leur sont réservés en des endroits particuliers. Platon et Plutarque de rivaliser ici en précisions effrayantes... (37).

En un autre de ses traités, Plutarque brosse un tableau plus général et plus vague de la vie posthume.

« C'est une opinion généralement reçue qu'il y a un séjour réservé aux âmes des justes... Là coulent des fleuves paisibles, dont les ondes tranquilles ne franchissent jamais leurs rives. Les habitants de ce séjour for-

(37) Idem : 615-d-e ; 616-a ; **Plutarque** : De sera numinis vindicta, ch. XXII. « Des génies les terrassaient, mettaient leurs âmes à nu, les traînaient sur les épines de la route... (Platon) » les faisaient se dévorer mutuellement, comme des serpents enlacés ; les plongeaient dans des lacs de feu ; les transformaient en animaux à force de coups ou de clous enflammés, etc... » (Plutarque).

Les divers supplices décrits par Dante dans son **Enfer** ne sont que des amplifications des tortures décrites par les Initiés de l'hellénisme. L'eschatologie religieuse contemporaine s'en inspire en partie car les damnés sont soumis à la peine du feu et leurs tortures n'auront point de fin. Ils sont en outre bourrelés de remords et sont privés de la « vision béatifique » pour l'éternité.

tuné charment leurs loisirs par le souvenir du passé et par de doux entretiens sur leur bonheur présent.

« Il existe d'autre part un autre chemin, beaucoup plus fréquenté : c'est celui par où les âmes des méchants, qui ont violé les lois, sont précipitées dans un abîme de ténèbres... où leur partage éternel est l'obscurité et l'oubli... Totalement ignorés, ils disparaîtront pour toujours dans le fleuve odieux du Léthé ; ils seront plongés dans une vaste mer sans rivage et sans fond et ils y seront condamnés à l'inaction la plus vile, à l'oubli éternel, aux ténèbres impénétrables »... (38).

Mais la grande majorité des âmes étant imparfaites, ont à subir comme châtiment une nouvelle existence humaine.

Dans un de ses mythes les plus transparents, Plutarque narre comment elles sont à nouveau saisies par le feu secret et les fièvres des générations charnelles :

« Parvenu à un gouffre vaste et profond, Thespésios se sentit abandonné de cette force étrangère qui l'avait soutenu jusqu'alors et il vit que les autres âmes éprouvaient la même impression. Resserrées comme des troupes d'oiseaux qui volent près de terre, elles tournaient tout à l'entour de ce gouffre, sans oser y pénétrer plus avant. L'intérieur, semblable aux antres de Bacchus, était tapissé d'arbrisseaux, de plantes et de fleurs de toute espèce. Il s'en exhalait une vapeur douce et agréable, qui répandait au loin une odeur de volupté et avait le parfum du meilleur vin. Cette haleine odoriférante dont les âmes se repaissaient les pénétrait de joie, et dans leurs transports, elles se caressaient avec une tendresse mutuelle ».

(38) Faut-il vivre une vie cachée ? 7.

Aussi voyons-nous le guide de Thespésios de Soles l'arracher avec force de ce lieu de délices, où les âmes s'amollissent au souvenir du corps, où leur partie irraisonnable et animale subit à nouveau la morsure des désirs charnels, où le feu de l'amour renaît de sa cendre en un brasier nouveau... (39).

Un petit nombre d'esprits évolués sont cependant appelés à un meilleur destin : la seconde mort a définitivement libéré de toute entrave la partie immortelle qui est en eux, le *Nous* solaire qui doit rejoindre sa patrie perdue. Car, précise Plutarque, notre personnalité, ce ne sont pas nos sentiments de colère, de crainte ou de désir ; ce n'est pas non plus notre chair ni ses humeurs ; notre moi, c'est essentiellement ce par quoi nous pensons, ce par quoi nous réfléchissons (c'est-à-dire le *Nous* spirituel) (40).

Cette séparation des deux dernières parties constitutives de notre être (le *Nous* et la *psyché*) est produite par l'amour que le Soleil éveille en elles. Car dans la face brillante du Dieu céleste, brille en même temps « tout ce qu'il y a de désirable, tout ce qu'il y a de beau, « de divin, de bienheureux, tout ce qui est désiré par « toutes les particules de la Nature ».

Plutarque parle ici du visage de Dieu, de l'ineffable Présence dont le Soleil physique n'est que le faible reflet pour nos sens.

Mais quel silence dès que le Sage veut décrire cette haute béatitude, cette rencontre de l'âme avec son objet, de l'être avec son divin Maître, dès que l'union mystique

(39) de sera... ch. 22.

(40) de facie, ch. 30, 944 f.

et les ravissements qu'elle comporte se présentent à notre pauvre entendement des hommes...

Là toute parole n'est plus que silence, toute réalité n'est plus qu'indicible mystère, toute gratitude n'est qu'un incompréhensible balbutiement. Car de tout temps, il n'y a eu pour l'homme qu'une seule grande vérité eschatologique ; et cette grandiose révélation n'est pas à faire à l'échelle de la terre. Il ne reste au Sage qu'une ressource : c'est, comme le disait déjà un vieil akousma de Pythagore que Plutarque a dû connaître : « *Adore en silence* ».

CHAPITRE V

LES SECRETS DU SAGE

- I. — Il faut accepter la vie avec une sérénité joyeuse.
- II. — Soyons sociables et sympathiques à tous.
- III. — Evitons le dénigrement.
- IV. — Chassons les importuns et les curieux.
- V. — Le Sage de vieillit pas.
- VI. — Ayons une volonté forte et repoussons la tentation ou le Baiser de Mégabate.
- VII. — Le Sage sait se taire.
- VIII. — Le Sage doit trouver Dieu en lui.
- IX. — Le Sage reçoit l'assistance de Génies spirituels.
- X. — La Sage ne redoute point la mort, porte de la délivrance.

I. — *Il faut accepter la vie avec une sérénité joyeuse.*

L'humanité vit des heures troublées. Beaucoup d'êtres humains, brisés par des épreuves répétées, blessés par la vie, se détournent avec amertume de tout ce qui les entoure et se réfugient dans une solitude volontaire.

Pourtant, dans le silence de leur chambre, de vieux livres leur apportent l'écho fidèle d'une voix paisible et consolante, que la poussière des siècles n'est pas parvenue à éteindre.

C'est le message de Plutarque, toujours profondément actuel, toujours élevé, plein d'enthousiasme généreux, de bonté, de sens social. Sans doute, la vie n'est pas agréable, il le sait mieux que personne, lui, le biographe attiré de toutes les grandes âmes malheureuses. « Certes, écrit-il, la vie humaine est remplie de vicissitudes. Dès sa naissance, l'homme est soumis à deux Génies opposés, qui se disputent la direction de sa destinée et y versent, tour à tour, les biens et les maux ».

Même nos biens ne sont qu'une jouissance passagère : « Le Sage doit savoir, insiste-t-il, que les biens dont il jouit ne lui appartiendront pas toujours »... (1).

Mais il faut savoir regarder la vie en face et l'accepter avec sérénité.

(1) De tranquillitate anim. 15-20.

« Pourquoi donc n'attachons-nous notre pensée qu'aux maux qui nous éprouvent, se demande Plutarque. Comme les enfants qui jettent tous leurs jouets au feu dès qu'on leur en prend un, si la Fortune vient à nous affliger par quelque côté, aussitôt nous voilà désolés et oublieux de toutes les faveurs qu'elle nous a faites »...

Alors comment faire pour être heureux ?

Plutarque nous en donne le secret : « Le moyen de connaître le bonheur dans notre condition, c'est, dit-il, *d'avoir toujours les yeux en dessous de nous et non au-dessus, et de proportionner nos ambitions à nos forces* ».

Et il donne cet exemple : « Quand vous vous serez pris à admirer cet homme que des esclaves portent en litière, abaissez un peu votre regard et voyez ceux qui le portent »... (2).

Car nous verrons toujours de plus malheureux que nous. Un tel nous heurte par son luxe ? Qu'importe ? D'autres, sont dénués de tout, sont frappés par la maladie, par des difformités physiques, par l'hérédité la plus cruelle. Bénissons le Destin d'avoir échappé aux maux qui les éprouvent et remercions le Ciel de nous avoir généreusement épargnés. D'autres sont couchés dans les hôpitaux, enfermés dans les prisons, attachés à un maître dur et sévère, sans aucun espoir de voir un sort meilleur les visiter brusquement et nous, nous gémissons car nous ignorons l'étendue de notre bonheur. Nous ne sommes ni difformes ni paralysés ni aveugles et nous fermons les yeux à notre richesse, à notre santé, à notre intégrité physique, à tout ce qui nous permet de voir, de comprendre, de percevoir les beautés du monde...

(2) Id. 7-15.

Comme Plutarque, tentons de comprendre les hommes, de leur pardonner leurs erreurs, leurs ingrattitudes, car « s'il fut parfois trompé dans son amour pour eux, il était ainsi fait qu'il ne pouvait s'empêcher de les aimer »... (3).

II. — *Soyons sociables et sympathiques à tous.*

On ne répétera jamais assez les merveilleux conseils d'altruisme et de générosité que le Sage de Chéronée nous a laissés pour notre bonheur.

Nous lui devons une magnifique définition de l'Idéal du bon citoyen (4) :

« Tenir sa maison ouverte, comme un port et un « asile, à tous ceux qui ont besoin d'un refuge ; s'associer à la peine de ceux qui souffrent, à la joie de ceux « auxquels un bonheur arrive ; ne blesser personne par « l'étalage d'un luxe qui froisse ; éclairer gratuitement « de ses conseils les imprudents qui se sont engagés dans « une mauvaise affaire ; s'employer à réconcilier les « époux et les amis ; soutenir le zèle des gens de bien ; « entraver l'effort des méchants ; régler l'essor de la « jeunesse, lui frayer la voie, lui tendre la main ; travailler sans cesse, au bien commun : voilà le devoir « que tout citoyen, investi ou non d'une fonction publique, peut remplir jusqu'à son dernier soupir »...

Tels sont les commandements sociaux de Plutarque.

(3) Pour se corriger de la colère : 16.

(4) Préc. polit. 21.

III. — *Evitons le dénigrement.*

Mais dans la pratique courante de nos devoirs vis-à-vis de nos semblables, un gros écueil est à éviter et il sera d'autant plus difficile de le faire que les libertés constitutionnelles ne font rien pour en entraver les abus.

Il existe des êtres médisants, éternels sceptiques, permanents critiques, Zoïles systématiques et sectaires, qui, par principe, s'opposent à toute opinion qui n'est pas la leur.

Le Sage ne peut les suivre sur cette voie haineuse.

Avec pareils adversaires, le salut est dans la fuite. Plutarque avait la haine la plus vive pour la mauvaise foi dans la discussion, pour les falsifications des textes, pour les querelles de mots et les disputes de sophistes. Il n'aimait pas le Barreau auquel il en voulait de soutenir avec la même ardeur les opinions les plus contradictoires. « Discuter ainsi, disait-il, c'est non philosopher mais faire des avocasseries »... (5). Aux stoïciens, il reprochait avec véhémence leur esprit de dénigrement : « Ah, prenez garde, disait-il, car si vous continuez à porter sur chaque autel un esprit de critique, rien n'échappera plus à l'impiété » !... (6).

IV. — *Chassons les importuns et les curieux.*

Il ne faut pas toutefois que notre affection pour les hommes nous livre sans défense aux curiosités du dehors, aux investigations répétées des indiscrets, aux visites des importuns et des fâcheux.

(5) Contre Colotès, 2 ; Des contradictions stoïciennes, 14.

(6) De l'amour, 13.

« Les vents les plus insupportables sont, d'après Ariston, ceux qui retroussent les robes.

Mais le curieux ne se borne pas à soulever seulement les manteaux et les tuniques. Il perce les murailles, il ouvre les portes, il surprend la maîtresse ou la fille de la maison, il recueille toutes les médisances, et, comme les ventouses qui attirent le mauvais sang, il attire, sans parler, tous les mauvais propos... » (7).

Et Plutarque interpelle vertement les curieux et les renvoie à des exercices plus salutaires : « Fermez donc ces portes et ces fenêtres qui ont jour sur vos voisins ; ouvrez au contraire celles qui donnent dans votre propre appartement, dans celui de vos femmes ou de vos esclaves ou encore dans votre propre cœur : votre activité trouvera là un aliment aussi salubre qu'utile... » (8).

V. — *Le Sage de vieillit pas.*

L'heureuse tolérance, la bonhomie souriante, la vie paisible du Sage ont pour effet de prolonger ses jours et de lui assurer une agréable vieillesse.

Plutarque n'est-il pas pour nous le modèle du bon vieillard, qui jusqu'à son dernier jour, s'ingénia à se dévouer à ses concitoyens ?

Les étrangers qui visitaient Chéronée demandaient après lui et ils furent plus d'une fois étonnés de le surprendre occupé à remplir avec dignité et bienveillance des offices modestes : ils le virent compter des tuiles, voiturier de la chaux, inspecter les bâtiments, guider les visiteurs des temples (9).

(7) De curiositate, 6-7.

(8) Id. I.

(9) Préceptes politiques, 15 ; De defectu oraculorum, 1.

Aussi n'est-il pas partisan de la retraite prématurée du Sage.

Il rédigea tout un traité pour prouver qu'un vieillard peut encore parfaitement prendre en mains les rênes du gouvernement (10).

En réalité, le Sage ne vieillit pas, son âme, comme une lampe éclatante, continue à régir son corps.

VI. — *Ayons une volonté forte et repoussons la tentation : ou le baiser de Mégabate.*

Le Sage ne demeure dans la sérénité que s'il parvient à vaincre ses passions, à les dominer, puis à les sublimer.

Et Plutarque de nous rappeler un exemple de cette force d'âme, qui ne se rencontre que chez les Sages.

Mégabate, fils de Spithridatès, était un jeune homme d'une très grande beauté, qui vivait à Lacédémone.

Le roi Agésilas s'éprit de lui et le croisa un jour sur la route.

Le bel adolescent s'avança en rougissant vers le souverain, comme pour l'embrasser car il se savait tendrement aimé de lui.

Le prince cependant détourna la tête et depuis lors, Mégabate cessa de lui faire des avances.

Les familiers du roi lui firent des reproches sur sa conduite. Pourquoi donc avait-il reculé devant le baiser du plus beau garçon de Sparte ?

Maintenant, par crainte, il était trop tard et celui-ci n'osait plus l'approcher.

(10) Si un vieillard peut se mêler de gouvernement.

Longtemps, le roi resta pensif et silencieux.

Puis, il dit, simplement : « Il n'est pas convenable que vous tentiez de me le ramener. Car j'estime qu'il m'appartient de m'élever au-dessus de pareils désirs plus fermement encore que si j'ambitionnais d'emporter de force la ville la plus puissante d'un pays ennemi. Mieux vaut garder sa propre liberté que de ravir celle d'autrui... » (11).

Le Sage a une volonté toute puissante. Grâce à elle, il écarte la tentation, il demeure ainsi son propre maître, aussi douloureux que cet effort puisse être.

La tentation est d'ailleurs étroitement liée à notre corps de chair. La plus belle prière du Christianisme ne demande-t-elle pas explicitement au Seigneur : « *Et ne nos inducas in tentationem ?...* » (12).

VII. — *Le Sage sait se taire.*

En de nombreux passages de ses Traités, Plutarque nous rappelle la grande, l'impérieuse Loi du Silence initiatique.

Il ne faut jamais oublier que l'homme dispose d'un rempart naturel pour garder le silence. C'est celui *que les dents font aux paroles* (13).

Pythagore connaissait ce secret et ce n'est pas sans raison qu'il imposait un silence de cinq années à ses néophytes (14).

(11) Apophtegmes des Lacédémoniens, 15-Agésilas.

(12) Luc, XI, 4.

(13) Sur l'utilité de ses ennemis, 8 ; Sur le bavardage, 3 ; cf. Apulée : Florides, Livre II, ch. XV.

(14) De la Curiosité, 9.

« Une fois lâchée, une parole circule... De là vient sans doute que si ce sont les hommes qui nous ont appris à parler, il n'en est pas moins vrai que ce sont *les Dieux eux-mêmes* qui nous ont instruits à nous taire. Car dans les initiations et dans le déroulement des Mystères, ils nous ont imposé un profond silence... » (15).

VIII. — *Le Sage doit trouver Dieu en lui.*

Le Sage sait que Dieu est difficile à trouver. « Du sein de son enveloppe matérielle, l'âme de l'homme ne peut avoir aucun commerce facile avec Dieu. Tout ce qu'elle peut faire, au moyen de la philosophie, c'est de le toucher légèrement, comme en un songe... » (16).

Par la prière, nous nous mettons en résonance sur le Ciel. En nous approchant des Dieux, *nous devenons meilleurs*, a dit Pythagore et a répété Plutarque (17).

Le respect que l'on doit à la Divinité s'étend aussi à ses images. Plutarque nous explique à ce sujet que les prêtres romains ne pouvaient adorer les Dieux qu'en se voilant la tête préalablement (18) et qu'il était inconvenant de se montrer nu devant les Dieux (19).

(15) Sur le bavardage, 8.

(16) D'Isis et d'Osiris, 78.

De EI inscrit au fronton de Delphes, 21.

Ailleurs, Plutarque définit comme suit ce Dieu tout puissant :

« A lui seul appartient l'existence réelle. Nous ne sommes que des substances changeantes et périssables. Placés entre la naissance et la mort, nous n'avons que l'apparence de l'être. Dieu seul n'a ni origine ni fin. Il ne connaît pas la succession des temps. On ne peut pas dire qu'il a été ou qu'il sera : **il est**. (De EI... 17-20). Créateur et organisateur du monde. Dieu en est le conservateur et le père. Il ne peut avoir tiré le monde du néant pour le détruire par après, comme un enfant qui s'amuserait à tracer sur le sable des figures qu'il effacerait peu après ». (Id. 21).

(17) De Superstitione, 9.

(18) Questions Romaines : Qu. X.

(19) Questions Romaines : Qu. 40.

La foi « nous a été transmise par nos pères depuis tant de siècles. Elle doit nous suffire. Son ancienneté prouve son caractère divin. Notre devoir est de la conserver à nos descendants, intacte et pure, sans mélange ni altération » (20).

IX. — *Le Sage reçoit l'assistance de Génies spirituels.*

Plutarque enseigne que l'homme vertueux ne chemine pas seul entre le Ciel et la terre.

Lorsque l'âme s'est purifiée, elle entre en rapports avec des Génies, qui président à sa vie ou qui sont spécialement préposés à la garde de certains lieux et à la direction de certaines fonctions.

Elle est alors parcourue d'un souffle particulier, que l'on appelle la faculté de la *divination* (21).

Ces bons Génies remplissent au surplus des missions variées dans le vaste Univers, soumis à la puissance divine. « Les uns veillent à l'exécution des décrets de la Providence et de la Justice divine ; les autres sont préposés à la direction et à la garde des villes ou des hommes ; d'autres président aux cérémonies religieuses et à l'accomplissement des Mystères. Ils remplissent ces devoirs divers sous l'œil du Dieu souverain, qui les récompense suivant leurs mérites » (22).

Ces esprits angéliques sont bien disposés envers les hommes vertueux, qui recherchent le royaume de Dieu.

(20) De l'Amour, 13-14 ; d'Isis et d'Osiris, 23 ; De facie : 1 ; de Superst. 3.

(21) De defectu, 40.

(22) Id. 39. Mais parfois les Génies s'en vont ; les oracles disparaissent alors avec eux, de même que la musique ne résonne plus, dès que le musicien a cessé de jouer. (Id. 38).

« Ils animent leurs efforts vers la vertu, ils les encouragent et les appuient » (23).

Le Sage recourra souvent à leur assistance spirituelle.

X. — *Le Sage ne redoute point la mort, porte de sa délivrance.*

Tel est le grand critère qui distingue le Sage du profane.

Si ce dernier a une horreur profonde de tout ce qui lui rappelle la venue inévitable de la mort, le Sage ne partage point cette prévention contre elle.

Car, enseigne Plutarque, la mort n'est pas un mal (24) ; elle est l'heure des plus grandes félicités pour celui qui croit à l'existence d'une âme immortelle (25) ; elle est souvent, non une épreuve mais une récompense (26) ou

(23) Du Démon de Socrate, 24.

(24) Consolation à Apollonios, 10.

(25) Contre la doctrine d'Epicure : 31.

(26) Consolation à Apollonios, 14. Plutarque cite l'exemple de **Cléobis** et **Biton**, deux jeunes gens d'Argos dont la mère était prêtresse de Héra. Un jour qu'il fallait monter en cérémonie au Temple de la déesse, les mulets qui devaient tirer son char n'arrivaient pas. Alors les deux enfants de la prêtresse s'attelèrent au char et le traînèrent au Temple. La mère, ravie de cet acte de piété, pria la déesse de leur donner ce qu'il y avait de meilleur pour les hommes. Les deux jeunes gens s'endormirent peu après mais il ne se réveillèrent plus. Ainsi la déesse récompensa leur vertu par le don de la mort. Il cite aussi l'histoire d'**Agamède** et de **Trophonios**, qui, après avoir bâti le beau temple d'Apollon à Delphes, demandèrent à ce Dieu d'être au mieux payés de leur travail. L'oracle leur répondit qu'ils le seraient dans huit jours et que d'ici là ils n'avaient qu'à se divertir joyeusement. Ils se conformèrent à cet ordre et la 7^e nuit, ils moururent tous deux pendant leur sommeil.

une faveur du Ciel (27) ; elle fait passer les jeunes gens vertueux à une conditions meilleure (28).

Cependant pour beaucoup d'hommes, un voile impénétrable a caché l'heure de cette délivrance.

C'est avec raison qu'une bonne Providence a établi cette loi a dit Hésiode, car si nous connaissions avec précision et prématurément les joies qui nous attendent, il n'y aurait point de liens assez forts que pour nous retenir dans la vie... (29).

Pour le Sage cependant, il existe une exception étonnante à cette règle générale.

Car, tout pénétré de l'amour divin, se trouvant en union mystique permanente avec la Source vive de toute Sagesse et de toute Illumination, le Sage perçoit parfois, en un frémissement inexprimable de son âme, la venue de l'heure libératrice.

Par l'osmose précieuse de l'extase ou par le langage mystérieux des songes, il entend cet appel occulte, il reçoit cette promesse de félicités définitives.

(27) Id. 31.

Il rappelle aussi le vers célèbre de Ménandre : « L'homme chéri des Dieux meurt à la fleur de l'âge ».

(28) Si les Athéniens se sont plus illustrés à la guerre que dans les belles lettres, 7. — Notons ici qu'avant Plutarque, **Cicéron** avait fait l'éloge de la mort dans son **De Senectute**. Il dit notamment au Ch. 23 de ce traité : « Si quelque Dieu me donnait la faculté de repasser de la vieillesse à l'enfance et de crier, comme autrefois, dans mon berceau, je refuserais certainement ce don et je ne voudrais pas être rappelé de la borne au point de départ... Je ne me repens point d'avoir vécu car ma vie fut telle que je ne crois pas être né inutilement ; mais j'en sortirais comme d'une hôtellerie et non comme de mon domicile. La Nature ne nous a pas mis dans ce monde pour y résider toujours ; mais bien pour y loger, en passant. O le beau jour que celui où je partirai pour rejoindre cette assemblée céleste, pour ce divin conseil des âmes et où je quitterai à jamais cette foule et cette fange terrestres »...

(29) Fragment sur l'immortalité de l'âme, de **Plutarque**.

Plutarque, notre bon Maître, fut parmi ces favorisés.

Peu de jours avant sa mort, il apprit, par deux songes successifs, que l'heure tant attendue était proche.

Un premier rêve le conduisit devant *Hermès Psychopompe*, le Grand Dieu qui mène les morts à une éternité bienheureuse.

Un second rêve lui présenta un Sage inconnu, qui lui confirma que cette arrivée dans le Ciel était pour lui le gage du bonheur suprême (30).

Puisses-tu, ami lecteur, qui te penches sur ces pages, être favorisé du même destin ! Tu quitteras alors, sans regret, les mornes brumes de la terre pour rejoindre, au sein des Immortels, le bon vieillard de Chéronée...

BREVE BIBLIOGRAPHIE

1. — Textes

Plutarchi scripta moralia, Ed. F. DUBNER, Paris, Firmin-Didot, 1877.

2. — Traductions

Œuvres morales de Plutarque, traduites du grec en français par RICARD, Paris, Didier, 1844, en 5 tomes.

Œuvres morales et Œuvres diverses, traduction de V. BETOLAUD, Paris, Hachette, 1870, en 5 tomes.

Des délais de la Justice divine, traduction de Georges MEAUTIS, avec une introduction et des notes explicatives, Lausanne, 1935.

3. — Etudes diverses

Paul DECHARME. — *La critique des traditions religieuses chez les Grecs des origines au temps de Plutarque*, Paris, Alph. Picard et Fils, 1904.

E. DE FAYE. — *La Christologie des Pères apologistes grecs et la philosophie religieuse de Plutarque*. Rapp. de l'Ecole des Hautes Etudes, Paris, 1906.

Octave GREARD. — *De la morale de Plutarque*, Paris, Hachette, 1866.

B. LATZARUS. — *Les idées religieuses de Plutarque*, Paris, 1920.

Guy SOURY. — *La Démonologie de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, 1942.

Pierre THEVENAZ. — *L'Ame du Monde, le Devenir et la Matière chez Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, 1938.

(30) *Artémidore d'Ephèse* : *Traité des Songes*, IV, 47.

TABLE DES GRAVURES

I. — Gravure liminaire :

Portrait de Plutarque de Chéronée. Gravure provenant du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.

II. — Page 61 :

La Sibylle d'Erythrées, par Maerten Van Heemskerck, Rijksmuseum d'Amsterdam.

III. — Page 81 :

Une seconde après la mort, par Antoine Wiertz (1806-1865), Musée Wiertz à Bruxelles.

TABLE DES MATIERES

<i>Prolégomènes</i>	9
Avant-Propos : <i>La Vie de Plutarque</i>	13
Chapitre I : <i>Les Secrets du Feu Vivant</i>	23
I. — Difficulté de l'homme moderne à com- prendre certaines Vérités ésotériques.	
II. — Le premier Secret sur le Feu : c'est un être vivant.	
III. — Conséquences de cette animation : pres- criptions religieuses relatives au Feu sacré.	
IV. — Un second secret sur le Feu : il est l'ali- ment des Dieux.	
V. — Le Pouvoir du Feu.	
VI. — Le support du Feu.	
VII. — De Plutarque à Saint François d'Assise.	
Chapitre II : <i>Le Secret des Statues animées</i>	45
I. — Les Statues animées des Anciens. Leur définition.	
II. — Leur origine. — Leur variété.	
III. — Leur consécration.	
IV. — Interprétation de ces rites.	
V. — Les effets de ces rites.	
Chapitre III : <i>La Cosmosophie d'Erythrée</i>	59
I. — Le mystérieux Erythréen.	
II. — La Cosmosophie secrète.	
III. — Origines de cette tradition.	
IV. — Les balbutiements de la science moderne.	
V. — Le retour de la « Grande Année ».	

Chapitre IV : <i>Les Arcanes de l'Hadès</i>	71
I. — Le problème de l'âme humaine.	
II. — Notre âme est de race solaire.	
III. — Notre âme accomplit aussi son Périple.	
IV. — Le passage par une première obscurité.	
V. — Le Destin des âmes dans la Lune : Jugement, chute ou seconde Mort.	
Chapitre V : <i>Les Secrets du Sage</i>	99
I. — Il faut accepter la vie avec une sérénité joyeuse.	
II. — Soyons sociables et sympathiques à tous.	
III. — Evitons le dénigrement.	
IV. — Chassons les importuns et les curieux.	
V. — Le Sage de vieillit pas.	
VI. — Ayons une volonté forte et repoussons la tentation : ou le Baiser de Mégabate.	
VII. — Le Sage sait se taire.	
VIII. — Le Sage doit trouver Dieu en lui.	
IX. — Le Sage reçoit l'assistance de Génies spirituels.	
X. — Le Sage ne redoute point la mort, porte de sa délivrance.	
Brève Bibliographie	113
Table des gravures	115

Achévé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie F. Planquart
26, rue Paul-Duez, 59800 Lille (France)
le vingt-cinq novembre mil neuf cent quatre-vingt-cinq